

racines RADICI

REVUE D'ACTUALITÉ, CULTURE ET LANGUE ITALIENNES



95 % DES ENTREPRISES ADHÉRENTES SONT PRÊTES À NOUS RECOMMANDER.

Les conseillers Harmonie Mutuelle vous accompagnent jour après jour dans le suivi et le pilotage de votre contrat, quelle que soit la taille de votre entreprise. Ils vous font bénéficier de toute leur expertise en protection sociale et vous aident également à répondre aux obligations conventionnelles, à optimiser vos dispositifs fiscaux, juridiques et sociaux.

1^{re} mutuelle santé de France, au service des entreprises et des salariés.
Découvrez nos solutions sur **pme.harmonie-mutuelle.fr**



Harmonie mutuelle

En harmonie avec votre santé

Family Day



Rocco Femia

Directeur de la publication
et de la rédaction de RADICI

Ou, en français, « Journée de la famille ». C'est le nom donné au rassemblement du 30 janvier dernier à Rome, voulu par la CEI (la Conférence Episcopale Italienne) et par quelques mouvements proches de l'Église catholique contre la proposition de loi sur les unions civiles, en discussion ces jours-ci à l'Assemblée italienne (voir article p. 16). Des droits qui sont désormais des lois partout sauf en Italie et dans quelques rares pays.

Le Circo Massimo, où avait lieu le rassemblement, était envahi de laïcs, de sœurs, de prêtres et de frères célibataires, très experts et surtout critiques à l'encontre des familles des autres, et trop indulgents envers les familles traditionnelles catholiques, celles, pour être clair, qui se marient à l'Église et engendrent moult enfants ; et qui ne sont pas toujours les berceaux de l'égalité homme/femme.

Jusqu'ici, direz-vous, rien de nouveau sous le soleil. Ce qui, en revanche, m'a semblé indécent et inopportun, c'est le défilé de tous ces politiques opportunistes. Ceux dont le maître-mot est : « là où il y a une place à prendre se trouve ma conscience... pour le bien du peuple italien, bien entendu ! » Et peu importe si certains en sont à leurs secondes ou troisièmes noces, avec maîtresse comprise et un passé pas tout à fait exemplaire moralement.

La vérité, c'est que ceux qui se sont rassemblés au Circo Massimo et les évêques qui ont soutenu cette journée n'avaient en réalité à peu près rien à faire de la loi sur les unions civiles. Leur véritable cible est la vision du pape Bergoglio qu'aucun d'entre eux ne conteste à voix haute, mais que tous condamnent durement dans les faits parce qu'elle ouvre des brèches qui font douter et vaciller un catholicisme de la peur, enfermé dans la certitude d'une tradition incomprise dont ils ne connaissent ni l'histoire ni la trame.

Si un couple catholique croit véritablement en sa famille, il ne peut pas avoir peur des familles des autres uniquement parce qu'elle sont « différentes ». Où est-il écrit que les devoirs que réclament, par ailleurs à juste titre, les catholiques, doivent limiter les droits de ceux qui pensent différemment ? Étrange message évangélique que le leur. Une Église en noir et blanc qui ne s'est jamais vraiment ouverte au monde en couleurs.

Pour ma part, je préfère me placer du côté des enfants, des droits des personnes hétéro et homosexuelles, peu importe le contenant dans lequel évolue leur amour, et surtout du côté d'une Église qui se veut ferme et non opposition, proposition et non instrument pour laïcs à la recherche d'une carrière politique. Seuls l'amour et le respect ne sont pas négociables au sein d'une famille. Et la seule préoccupation, la seule responsabilité du législateur doit être de les préserver. C'est l'histoire laïque de tous les pays, et l'Église doit s'en faire une raison.

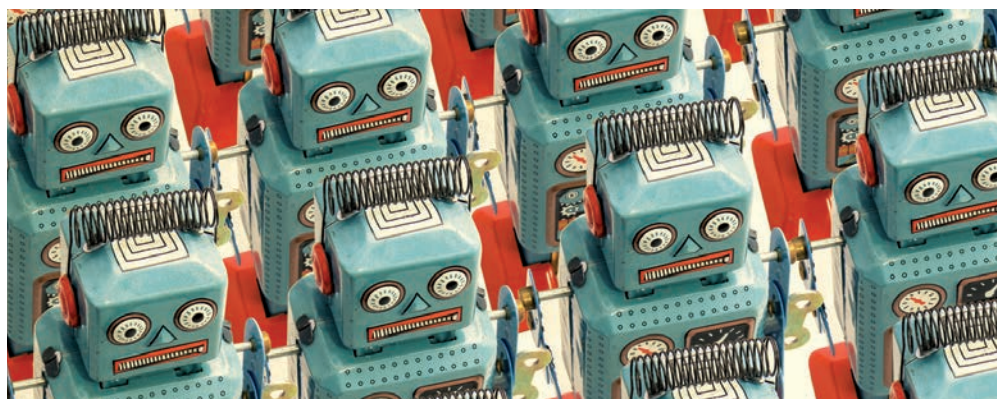
Et puis, on ne peut pas oublier que la liberté de l'homme est le seul antidote entre barbarie et début d'un possible bonheur. Bien loin de l'obscurantisme machiste dont fait preuve une partie de l'Église ces jours-ci et qui est le contraire de la miséricorde que devrait lui inspirer cette année jubilaire.

C'est pour cela que, si vous me le permettez, je voudrais m'adresser au sexe fort, qui, tout bien considéré, est aux commandes de ce Family Day. Et je voudrais le faire avec une pointe d'ironie qui, je l'espère, stimulera l'humilité nécessaire en matière d'amour conjugal. J'ai fait pour cela appel à Honoré de Balzac qui, sur ce thème, a écrit : « *Il est plus facile d'être amant que mari, par la raison qu'il est plus difficile d'avoir de l'esprit tous les jours que de dire de jolies choses de temps en temps.* » Certains époux catholiques ne le savent que trop bien.



- 6 **Itinerari**
Rome la tumultueuse
- 14 **Brev'Italia**
- 16 **Attualità**
Famille à l'italienne
- 20 **Società**
Un peuple de conformistes
- 26 **Intervista**
Dario Fo, Razza di zingaro

- 30 **Motori**
Nouvelle Giulia, orgueil d'antan
- 34 **Mestieri**
Figaro qua? No, Figaro là
- 40 **Patrimonio**
Le isole dei Borbone
- 40 **Storia**
Il tesoro del Duce



46 Eccellenze Italiane

Sosta in autogrill

50 Misteri

Un quadro del Caravaggio mai ritrovato

54 Musica

E l'Italia cominciò a volare

60 Lingua e cultura

62 Agenda

Libri - Cinema - Musica - Agenda culturale

PROCHAIN NUMÉRO DE RADICI SORTIE PRÉVUE FIN AVRIL 2016

Ce numéro de RADICI couvre les mois de janvier et février. Il a été déposé chez l'imprimeur le 16 février 2016.

Pour le dépôt à la Poste, veuillez vérifier la date sur l'emballage d'expédition.

Dominique Fernandez, romancier et essayiste, membre de l'Académie française, auteur de l'ouvrage *Le piéton de Rome* paru en octobre dernier aux Éditions Philippe Rey, a tissé, au fil des décennies, un lien intime avec la capitale italienne.

► Les Forums
impériaux de Rome.



Rome

Dominique Fernandez

LA TUMULTUEUSE



© Sborisov - 123RF

Retournez les lettres de ROMA, et vous obtiendrez AMOR. Rome est la ville de l'amour. On ne peut pas ne pas aimer une ville qui affiche avec autant d'éclat son idéal. Je laisse ici de côté tous ceux qui, croyants, dévots, pèlerins, se rendent à Rome mus par la religion, la foi, « l'amour sacré » de Dieu. Et m'en tiens aux raisons profanes que chacun peut avoir de se replonger dans une ville qui offre tant de sujets de délectation.

Autrefois, quand l'Europe étudiait et lisait le latin, la principale attraction était la présence de l'Antiquité, palpable à chaque coin de rue. C'est en effet une singularité de cette ville que les ruines sont incorporées au tissu urbain moderne. Certes, il y a des endroits spécifiquement « antiques », et comme tels clôturés par des grillages : avant tout le Forum, centre politique de l'Urbs à l'époque de Virgile, de Cicéron, de César, d'Auguste ; le Forum avec ses temples, ses basiliques, ses arcs de triomphe, ses portiques, le petit sanctuaire rond des Vestales et tant d'autres ruines, parfois de simples colonnes restées debout lorsque le monument s'est écroulé, tant d'autres traces de ce passé glorieux dont l'éloquence ne cesse de nous toucher.

Mais la plupart des vestiges, à Rome, sont de plain-pied, si l'on peut dire, avec la vie quotidienne. Vous n'avez pas besoin de vérifier les horaires d'ouverture ni d'acheter un billet : ils sont là, effondrés ou debout, à votre portée, offerts à votre curiosité et à votre admiration.

Vous entrez, par exemple, dans cette église en forme de rotonde, pour vous recueillir devant la tombe de Raphaël : en réalité vous êtes dans le temple que Marcus Agrippa, général et conseiller politique d'Auguste, avait dédié aux divinités planétaires. Le Panthéon fut métamorphosé en église au septième siècle par le pape Boniface IV qui la dénomma « Sainte Marie des Martyrs ». De même, ce qu'on appelle le « Château Saint-Ange », au bord du Tibre, n'est autre que le mausolée que s'était fait construire l'empereur Hadrien, et que les papes, au cours des siècles, transformèrent en citadelle pour servir d'avant-poste fortifié à la basilique Saint-Pierre. Ces tours de passe-passe sont innombrables à Rome : la ville catholique s'est approprié les monuments païens, en sorte que d'une Rome à l'autre, d'une ère à l'autre, il n'y a pas de solution de continuité. Ici le Colisée, là le théâtre de Marcellus, plus loin les

▲ Le Panthéon, piazza della Rotonda, anciennement église chrétienne au VII^e siècle.

► Le château Saint-Ange, situé sur la rive droite du Tibre.

thermes de Caracalla : ils font partie intégrante de la ville moderne, comme la tour Eiffel de Paris.

Et, s'il vous prend l'envie de faire la promenade la plus romantique, la plus sentimentale, la plus accordée à nos cœurs actuels, n'hésitez pas. Allez à la porte Saint-Sébastien, percée dans le rempart, et engagez-vous dans la via Appia, encore pavée des grosses dalles inégales où les chars ont creusé des ornières parallèles : c'était la route vers Naples, et elle est toujours bordée de pins parasols, de stèles, de bustes, de sépulcres, dont le célèbre tombeau circulaire de Cecilia Metella. La mélancolie de cette plaine parsemée de statues, de sarcophages, de mausolées est sans pareille au monde, avec les restes d'aqueducs qui enjambent la plaine dans le lointain. Nul n'en a rendu mieux la poésie et la beauté que Chateaubriand dans la fameuse *Lettre à M. de Fontanes*. « Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. [...] À peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux ; ruines qui semblent

être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. » Quelles autres précisions ajouter, qui ne seraient du dernier plat ? Indiquons seulement, avec un prosaïsme voulu, que cette route a été maintenue dans l'état sur plusieurs kilomètres, que les voitures y sont interdites, qu'on y circule à pied ou à bicyclette, de manière à ne pas troubler la muette majesté des lieux.

À présent que l'étude du latin ne fait plus partie de l'éducation du voyageur, l'attente, le goût de celui-ci ont changé. Il reste sensible, bien sûr, au prestige des ruines, mais notre époque, si éloignée de cette sérénité antique, le porte d'abord vers la Rome baroque, dont la fantaisie, les débordements, les excès, la luxuriance ornementale le séduisent d'emblée. Plus de solitude ni de silence, ici : mais un foisonnement, des convulsions, un vacarme ininterrompu. Il semble que la pierre elle-même se torde et crie. Rappelons que le baroque est né à Rome, d'abord comme arme de propagande contre la religion réformée des Luther et des Calvin, qui voulaient des églises nues, blanches, austères. L'Église catholique aux







abois répliqua par une politique opposée : des images, toujours plus d'images, qui frappent l'imagination, une surabondance de saints, d'anges, de chérubins, de *putti*, propres à enflammer à nouveau les cœurs pour la religion prêchée au Vatican. Très vite, cependant, ce qui avait été conçu comme un art publicitaire est devenu un choix esthétique, le bonheur de découvrir des moyens d'expression inédits.

On doit surtout à un homme, Gian Lorenzo Bernini, dit Le Bernin, l'essor du baroque comme forme d'art originale. Il était à la fois architecte, sculpteur, peintre, scénographe, un homme-orchestre, qui a rempli le dix-septième siècle de sa vitalité créatrice et donné à Rome le visage qu'elle garde aujourd'hui. Du sculpteur on admire les merveilleuses statues conservées à la galerie Borghese, *Le Rapt de Proserpine*, *Apollon et Daphné*, *Enée*, *Anchise et Ascagne*, le *David* armé d'une fronde, œuvres qui sont un défi à la dureté du marbre par l'ivresse du mouvement imprimé à ces blocs de matière. L'architecte a construit la colonnade de Saint-Pierre, ce vaste hémicycle de colonnes qui entoure la place devant la basilique et symbolise les bras ouverts avec lesquels le Saint-Siège accueille les fidèles ; le palais Barberini, édifié avec des pierres arrachées au Colisée ; et surtout ces fontaines qui font la gloire de Rome : fontaine des Abeilles, à l'entrée de la via Veneto ; fon-

taine du Triton, place Barberini, faite de quatre dauphins dont les queues soulèvent une coquille d'où un triton lance un puissant jet d'eau ; et avant tout, bien entendu, la célèbre fontaine des Fleuves, place Navone. Cette dernière résume à elle seule l'esprit et la grammaire du baroque. Des blocs de rocher mal dégrossis, pour associer la nature à l'art ; des végétaux et des animaux exotiques (palmier, agave, crocodile, serpent, cheval d'Amérique, lion, tatou des Indes), pour rappeler la vocation universelle de l'Église ; les statues géantes des quatre plus grands fleuves du monde, un fleuve par continent, le Danube, le Nil, le Gange et le Rio de la Plata, pour la même raison, et par amour du colossal ; l'eau qui se déverse sur ce tumulte de formes et transfigure le minéral en spectacle qui change de minute en minute (goût baroque du mouvement, de l'illusion, de la métamorphose) ; enfin, au sommet, un obélisque égyptien, tel un doigt pointé vers le ciel.

On retrouve ce doigt dans un autre ensemble de Rome, non moins illustre, daté du siècle suivant : l'escalier de la place d'Espagne. 137 gradins, une véritable ascension pour le pèlerin qui monte vers l'église de la Trinité des Monts, devant laquelle le pape Pie VI, parachevant le programme d'élévation spirituelle, a érigé en 1789 un obélisque qui indique la voie à suivre pour échapper au destin de l'humanité pécheresse, destin figuré par la

▲ Le Rapt de Proserpine, Le Bernin.

Le Palais Barberini abrite la Galerie nationale d'art ancien.

La fontaine des Abeilles, édifée par Le Bernin et commandée par la famille des Barberini, met en scène l'emblème de leurs armoiries.

◀ La célèbre voie romaine Via Appia.

▼ La place d'Espagne et son escalier qui la relie à l'église de la Trinité des Monts. Au premier plan, la fontaine de la Baraccia.

fontaine placée au bas de l'escalier, et qui a la forme d'une barque en train de faire naufrage.

Avec Le Bernin, le créateur qui a le plus marqué (du moins pour nous, aujourd'hui) le paysage romain, est le peintre Caravage. Certes, nous nous précipitons au Vatican, pour voir la chapelle Sixtine de Michel-Ange et les Chambres de Raphaël. Mais ces peintres de la Renaissance, isolés comme ils sont dans la perfection formelle et la noblesse lointaine de leurs personnages idéalisés, nous *parlent* moins que ce sauvage, déboulé de Milan vers l'an 1590, autodidacte, prodigieux innovateur, inventeur du « clair obscur », qui cherchait ses modèles dans la rue, faisait poser des prostituées pour la Vierge et des voyous pour ses saints et ses anges, et les peignait tels quels, avec leurs faces usées ou patibulaires ; en plus de cela, de mœurs désordonnées, coléreuses et ardentes, poursuivi et emprisonné plusieurs fois pour rixes, et finalement convaincu de meurtre, ce qui l'obligea à s'enfuir de Rome et à se réfugier à Naples, puis à Malte, puis en Sicile, traqué par la justice ; jusqu'à ce qu'il échouât sur une plage de Toscane, et mourût subitement dans des circonstances mystérieuses, sans doute assassiné. Une vie vio-

lente, à la Pasolini, auquel il ressemble tant, et une œuvre qui reflète les convulsions d'une âme torturée. Plus de la moitié de ses tableaux se trouvent à Rome. Les *Histoires de saint Matthieu*, à Saint-Louis des Français ; *Le Martyre de saint Pierre* et *La Conversion de saint Paul* à Santa Maria del Popolo ; *La Madone des pèlerins* à Sant'Agostino où, pour la première fois, les ongles des paysans venus de loin adorer la Madone sont noirs de la crasse des chemins ; les autres dans les musées du Capitole, du Vatican, Corsini, Barberini, où *Judith décapitant Holopherne* montre, pour la première fois, du sang qui coule à gros bouillons d'une tête coupée, première irruption dans l'art de l'horreur moderne ; enfin à la Galerie Borghese, où Caravage a représenté ses propres traits dans la tête coupée de Goliath tenue à bout de bras par un beau et jeune David, comme si le peintre avait eu le pressentiment de sa propre mort.

À chacun sa Rome. Au cliché de la « Ville éternelle », intemporelle et dédaigneuse des vicissitudes humaines, j'ai voulu opposer la Rome qui bouge, qui souffre, qui vit, qui se salit les mains, la Rome où peut se reconnaître notre siècle qui cahote de crise en crise et résonne de tragédies.

D.F.



© Sborisov - 123RF



Loc'appart

La clé d'un séjour réussi

Partez à Rome avec Loc'appart

Des hébergements uniques, authentiques et charmants dans le coeur de Rome.

Découvrez ces adresses exclusives sélectionnées avec soin par Loc'appart, spécialiste de la location saisonnière en Italie depuis 1996.

50 € offerts
sur votre
prochain séjour
avec le code
ROMARADICI2016*



www.locappart.com – 01 45 27 56 41

Vérone

Turin

Pouilles

Venise

Côte amalfitaine

Rome

Sicile

Florence

Ombrie

Naples

Toscane



...et Paris

* Offre valable pour un séjour à Rome dans un hébergement proposé par Loc'appart, pour tout séjour réalisé en 2016 de 3 nuits minimum. Offre valable 1 fois par foyer et non cumulable avec d'autres promotions en cours.

A cura di Giovanni Canzanella

Quando **la Fenice bruciò**



Vent'anni fa, nel 1996, il Teatro La Fenice di Venezia, uno dei più belli e antichi del nostro Paese, venne distrutto da un incendio doloso, il secondo della sua storia (il primo avvenne nel 1836). I responsabili

furono due elettricisti, che vollero appiccare un piccolo incendio (poi sfuggito di mano) per non pagare una penale dovuta al ritardo dei lavori della loro ditta. I due furono poi arrestati e lentamente, ma con caparbieta, le operazioni di ricostruzione si susseguirono negli anni: prima la messa in sicurezza di ciò che restava del teatro, poi la rimozione delle macerie, infine i lavori di restauro. Un passo alla volta la Fenice si rialzò e tornò a spalancare le ali il 14 dicembre 2003, alla presenza dell'allora presidente della Repubblica Carlo Azeglio Ciampi e con Riccardo Muti a dirigere il concerto inaugurale del rinnovato teatro, che da allora ha ripreso in pieno la sua attività.

doloso
appiccare
sfuggito di mano
la penale

volontaire
allumer
hors de contrôle
la pénalité

la caparbieta
la rimozione...
...delle macerie
spalancare

l'obstination
l'enlèvement...
...des décombres
ouvrir

CLIMA IMPAZZITO

Sono i cosiddetti "giorni della merla", gli ultimi del mese di gennaio che in teoria sono i più freddi dell'anno. In realtà quest'anno il freddo si è fatto desiderare: montagne senza neve, prati in fiore ed un caldo primaverile. Ciò è stato anche causa di un aumento del livello di smog nelle maggiori città italiane come Roma, Napoli e Milano, costrette ad un blocco quasi totale della circolazione delle automobili per diversi giorni. Anche l'agricoltura ne ha sofferto, a causa delle mancate piogge; si stima che negli ultimi dieci anni, la siccità abbia arretrato un danno di circa 14 miliardi di euro ai raccolti, mentre il Po ha livelli idrometrici inferiori di 2 metri rispetto all'anno scorso. Si parla apertamente del rischio di desertificazione, soprattutto nel Sud Italia, ma per il momento l'unica cosa certa è che mancano piani e risorse per interventi concreti.

la merla
il prato
lo smog
la pioggia
la siccità
arretrare
il raccolto

la merlette
le pré
le brouillard de pollution
la pluie
la sécheresse
causer
la récolte

Anno record per i **musei italiani**

Ancora un anno d'oro per il turismo italiano e per i musei in particolare. Nel 2015, 43 milioni di visitatori si sono messi in fila per ammirare i gioielli artistici esposti nei musei italiani, con un incasso di 155 milioni di euro. Parte di

questo ricavato ritornerà ai musei stessi, premiati secondo un sistema che valorizzerà le realtà più piccole e bisognose di attenzioni. I dati, diffusi dal Ministero dei Beni culturali, dicono inoltre che sono proprio gli italiani i primi ad aver

riscoperto il piacere della visita al museo: "Un riavvicinamento al patrimonio culturale - afferma il ministro Dario Franceschini - che educa, arricchisce e rende consapevoli i cittadini della magnifica storia dei propri territori".



mettersi in fila
faire la queue
l'incasso
la recette, le revenu
il ricavato
le produit de la vente
premiare
récompenser
il riavvicinamento
le rapprochement



Quanto vale **la nostra cultura**?

Era il 2010 quando l'allora ministro dell'Economia Giulio Tremonti destò scalpore dichiarando che "Con la cultura non si mangia". Oggi, una ricerca della Siae (Società italiana autori ed editori) prova a fare chiarezza sullo stato della cultura in Italia e sulle sue potenzialità. Presi in considerazione molteplici campi (musica, architettura, cinema, ecc.), il valore economico totale di questa industria è di 47 miliardi di euro, quasi il 3% del pil del nostro Paese e che offre lavoro a oltre un milione di persone. Non propriamente briciole. Ad eccellere sono

soprattutto i giovani, poiché il 41% degli occupati in questo campo ha un'età compresa tra i 15 e i 39 anni. Certo si potrebbe fare di più, considerando che il 58% degli italiani nell'ultimo anno non ha mai letto un libro, ma oggi possiamo dirlo senza tema di smentita: con la cultura si mangia. E si mangia bene.

destare scalpore
fare chiarezza su
il pil (prodotto interno lordo)
la briciola

choquer
clarifier
le PIB
la miette

Fumo: stop alle **sigarette in automobile**



La vita è sempre più difficile per i fumatori. Già dal 2003, in Italia è proibito accendere sigarette nei luoghi pubblici e dal 2 febbraio di quest'anno il divieto si estende anche alle automobili in cui viaggiano bambini o

donne incinte, a rischio di una multa di 500 €. I negozi di tabacchi invece rischiano la sospensione della loro licenza, se venderanno sigarette ai minori di 18 anni (licenza che viene completamente revocata in caso di recidiva). Anche la salvaguardia dell'ambiente trova spazio nelle normative: chi getta un mozzicone sul suolo pubblico, potrà essere multato con un'ammenda da 30 a 300 €. A Napoli invece, lo storico Caffè Gambrinus ha dato il via ad un'originale iniziativa: un caffè offerto a chi porta un mozzicone di sigaretta, evitando così di gettarlo per strada.

accendere
il divieto
la multa
il mozzicone

allumer
l'interdiction
l'amende
le mégot

IL PAESE DEI DISTRETTI INDUSTRIALI

Essendo uno dei Paesi più industrializzati del mondo, le aree industriali rimangono, nonostante la crisi, uno dei motori di sviluppo e di occupazione più importanti d'Italia. Uno studio Istat basato sull'ultimo censimento dell'industria e dei servizi ci dice che i cosiddetti "distretti industriali" assorbono un quarto dell'occupazione, "nonostante il calo complessivo del comparto manifatturiero e il processo di terziarizzazione in atto nel paese". Le aree più sviluppate in tal senso sono il Nord-Est che ospita quasi il 32% dei distretti, seguito dal Centro con il 27%, il Nord-Ovest al 26,2% e il Sud, ancora fanalino di coda con il 14% con i centri più importanti dislocati tra la Puglia e la Campania.

nonostante
l'occupazione
il censimento
il calo
il comparto...
...manifatturiero
il fanalino di coda
dislocato

malgré
l'emploi
le recensement
la baisse
l'industrie...
...manufacturière
la lanterne rouge
réparti



FAMILLES
À L'ITALIENNE

Flavio Apriglianese
Illustration © Umberto Grati

Grati

Au gré des différents projets de loi présentés au Parlement (depuis le PACS, « *patto civile di solidarietà* » en 2005, jusqu'au DICO, « *diritto e doveri delle persone stabilmente conviventi* » du gouvernement Prodi en 2007, pour ne citer que les derniers), le thème des unions civiles anime depuis des années le débat politique italien. Pourtant, l'Italie est encore aujourd'hui l'un des neuf pays européens à ne pas disposer d'une loi qui protège les couples concubins.

Pas plus de trois cent mille personnes selon ses détracteurs, presque deux millions selon les organisateurs. C'est la traditionnelle guerre des chiffres où, souvent, ce ne sont pas les idées mais bien le comptage des manifestants qui fait le succès d'un événement. Quoi qu'il en soit, le rassemblement du 30 janvier dernier à Rome, souhaité par une partie de l'Église catholique pour contrer le projet de loi sur les unions civiles mérite une réflexion qui intéresse la société italienne dans son ensemble. Qu'on me permette tout de même de formuler une critique sincère et sans méchanceté à l'encontre des organisateurs. N'est-il pas un tantinet paradoxal que le 30 janvier dernier, parmi ceux qui se sont rassemblés en soutien du *Family Day*, autrement dit de la Journée de la famille, il y ait eu des politiques et des personnalités catholiques séparés, divorcés, remariés à l'église ou à la mairie (mais aussi à Las Vegas, comme l'un des organisateurs), des couples *de fait*, des concubins *more uxorio* (« selon la coutume du mariage »), des femmes enceintes non mariées, etc. ? Des gens qui, il y a une quarantaine d'années, se seraient certainement mobilisés pour l'abrogation de la loi sur le divorce (« *les liens du mariage sont indissolubles !* », disait-on alors), mais qui, justement grâce à cette loi, peuvent aujourd'hui se permettre la liberté de choisir avec qui vivre et avec qui avoir des enfants et, dans les cas extrêmes, peuvent quitter un conjoint violent ou immature au motif qu'il détruit sa famille, sans devoir jouer le Marcello Mastroianni de *Divorce à l'italienne*.

Pour ces raisons simples et réelles, les organisateurs auraient peut-être mieux fait d'appeler l'événement « *Families Day* », soit la Journée des familles. Parce qu'au-delà des convictions légitimes que chacun peut avoir, la réalité nous dit que les familles, en Italie comme ailleurs, connaissent des formes nouvelles, différentes ;

elles sont élargies, remplies d'ex-maris et d'ex-femmes, d'enfants ou d'adolescents nés en dehors du mariage ou bien de précédentes relations. Que cela nous plaise ou non, que ce soit un problème ou un progrès dans la conquête de liberté, chacun se fera sa propre idée ; mais c'est une réalité, l'une des réalités avec lesquelles la société occidentale doit composer.

Je dis cela en tant que croyant, mais parler de la famille telle qu'on la concevait autrefois signifie défendre une position désormais indéfendable. Si nous sommes arrivés à la construction de nouvelles formes de familles, cela veut dire que l'histoire nous y a conduits. Il s'agit sans doute de différents facteurs, parmi lesquels la résistance seulement partielle à ce phénomène de la part des soi-disant « familles traditionnelles » ; mais de toute façon, nous nous trouvons face à une tendance irréversible.

L'Italie qui, dans le domaine des droits civils, n'est dotée d'aucun appareil législatif en la matière et fait figure de lanterne rouge de l'Europe, est sur le point de mettre en œuvre un changement important sur les unions civiles, à travers le décret-loi Cirinnà (du nom du parlementaire qui l'a présenté).

Au moment où nous écrivons, la proposition de loi est en plein examen à la Chambre et au Sénat, et elle connaîtra certainement de nombreuses modifications par rapport au texte original, mais si elle est approuvée, il s'agira indéniablement d'une grande avancée. Surtout pour un pays comme l'Italie, bigot et conformiste.

L'humeur qui régnait dans les rue de Rome le 30 janvier dernier était en effet radicale et sans nuance : « *No alla Cirinnà* » ou mieux, comme on pouvait lire sur certains panneaux, « *Cirinnò* ». Non à une réglementation qui « assimile les unions civiles au mariage ».

Mais si nous tentions de réfléchir ? Qu'est-ce qui change, au fond, avec cette nouvelle loi ?

LA LOI CIRINNÀ EN BREF

LA STRUCTURE

19 articles, réunis en deux parties : la première concerne uniquement les couples homosexuels et prévoit tant l'adoption de l'enfant du conjoint que la réversibilité du versement de la retraite. La seconde est consacrée au concubinage de fait pour les hétéro et les homosexuels.

CONSTITUTION D'UNE UNION CIVILE

Deux personnes majeures, de sexe différent ou du même sexe, désignées en conséquence « parties de l'union civile », peuvent contracter entre elles une union civile pour organiser leur vie commune. À cette fin est institué le Registre national des Unions civiles.

DROITS RECONNUS

Ces couples auront les mêmes droits et les mêmes devoirs que ceux qui dérivent d'un mariage : ils ont l'obligation réciproque d'assistance morale et matérielle ainsi que de coopération dans la vie commune ; ils doivent choisir leur régime patrimonial (communauté ou séparation de biens).

Ils bénéficient des mêmes droits en matière de prévoyance – y compris la réversibilité de la retraite – et en matière sanitaire que les couples mariés.

En cas de décès de l'un des conjoints, les règles prévues pour la succession légitime des couples mariés s'appliquent. On peut bénéficier de la succession du défunt dans le contrat de location de l'habitation.

Seule l'adoption d'un enfant déjà reconnu par l'un des deux membres du couple est permise (*Stepchild Adoption*).

Les mariages contractés à l'étranger ou les mariages pour lesquels l'un des membres du couple a changé de sexe peuvent être reconnus comme union civile et être retranscrits dans le registre.

L'Union civile se dissout d'un commun accord ou par décision unilatérale. La dissolution survient dans les trois mois qui suivent sa communication au bureau du registre.

Si un membre du couple n'est pas en mesure de subvenir à ses besoins, il bénéficie du versement d'une pension.

En substance, les couples qui s'unissent civilement acquièrent un ensemble de droits qui, en l'absence de mariage, leur seraient autrement refusés : depuis le choix entre communauté ou séparation de biens jusqu'à la possibilité d'assister son conjoint à l'hôpital ou en fin de vie, de la retraite réversible aux droits de succession. En effet, en cela et en d'autres aspects, l'union civile ressemble au mariage. Et c'est cela qui rend les catholiques conservateurs furieux. Mais quel mal y a-t-il ? Quel est le problème ? Si Nicola et Antonio, ou Giovanni et Francesca, ne peuvent pas ou ne veulent pas se marier et choisissent l'union civile, pourquoi Bruno devrait-il les en empêcher ? Quel tort cela lui fait-il ? De la même façon qu'il y a quarante ans avec la loi sur le divorce, c'est la liberté de deux personnes qui est en jeu. À l'époque, celle de se séparer, aujourd'hui celle de s'unir. Et personne ne devrait avoir le droit de refuser aux autres cette forme élémentaire de liberté.

En revanche, il est juste de discuter des enfants. Ici les choses deviennent un peu plus compliquées, comme par exemple dans le cas de la *stepchild adoption*, comme on appelle en Italie (en empruntant malheureusement comme toujours à l'anglais) l'adoption de l'enfant du conjoint. Pour moi, il est indispensable qu'un

enfant puisse vivre avec l'un de ses deux parents, cela me semble être une évidence. Et s'y opposer uniquement parce que le compagnon / la compagne du papa ou de la maman est homosexuel/le n'a pas de sens. Là où, en revanche, la loi italienne pourrait sembler insuffisante, c'est sur le fait de ne pas mettre assez de verrous pour empêcher le recours à certains subterfuges voués à contourner la juste interdiction qu'elle prévoit : celle d'avoir des enfants grâce à la gestation pour autrui, c'est-à-dire grâce à une mère qui engendre un enfant et le donne (ou le vend, presque toujours) à un couple qui ne peut pas en avoir. C'est le sujet épineux des mères porteuses. Sur cet aspect, une réflexion et un dialogue plus sérieux sont certainement nécessaires étant donné qu'il ne s'agit plus de choix de liberté et d'autodétermination mais bien de leurs conséquences sur la vie d'un nouvel être, d'une autre personne : l'enfant qui, par contre, lui, n'a rien choisi. Et quoi qu'il arrive, le désir d'enfant ne peut pas devenir un droit à affirmer à tout prix. Tenir compte des opinions et des doutes signifie faire preuve d'un grand respect non seulement pour ceux qui soutiennent le *Family Day*, mais aussi pour ceux dont les positions sont moins radicales ; qui croient cependant que les enfants sont des sujets, pas des objets qu'on désire.

F.A.

FOCUS STORIA APPASSIONA.

LA STORIA SI FA AVVINCENTE.



zampediverte

SCOPRI
WARS E
Collection
IN VERSIONE
DIGITALE

**INTERATTIVA, RICCA DI CONTENUTI EXTRA,
ORIGINALE. SCOPRI FOCUS STORIA APP.**

Tutto il mondo di Focus Storia è sempre a portata di dito. Scopri ogni mese video, foto, link e approfondimenti. E in più le nuove sezioni dedicate a **Collection**, **Wars** e ai nostri **ebook**! Scarica subito l'app sul tuo tablet o smartphone.

- Condividi gli articoli
- Salva le pagine nel tuo archivio
- Usa segnalibri e note
- News sempre aggiornate





UN PEUPLE DE **CONFORMISTES**

Diego Pretini

Renzi, Grillo, Salvini, Berlusconi. Quel style de communication pour les dirigeants politiques italiens d'hier et d'aujourd'hui ? C'est le thème de la nouvelle enquête du journaliste et écrivain Tommaso Cerno. Du Duce à Craxi et jusqu'à Matteo Renzi, l'auteur montre que si les systèmes politiques changent (dictatures, monopoles d'État, démocraties plus ou moins participatives), la façon de gérer le pouvoir et les rapports avec les citoyens sont toujours les mêmes. Et rejeter la faute uniquement sur ceux qui nous gouvernent serait une erreur.

Dans son dernier livre, Tommaso Cerno aborde une question fort sérieuse, celle de l'attitude des Italiens face à l'histoire de leur pays, et tout particulièrement face au fascisme. Soixante-dix ans après, se sont-ils véritablement libérés des habitudes, des toxines, des attitudes d'un peuple qui avait acclamé une dictature pour ensuite la refuser et l'abandonner, préférant d'autres « régimes doux », comme pendant les cinquante années passées sous l'égide de la Démocratie chrétienne et les vingt sous Berlusconi ? Les horreurs du *Ventennio* [période qui va de la prise du pouvoir par Mussolini jusqu'à la fin de sa dictature en 1943, *ndr*] sont-elles vraiment classées pour toujours, et *quid* des vagues de corruption, de conflits d'intérêts démesurés, d'intrigues à caractère sexuel, d'homicides ? La communication et la façon de faire de la politique (le transformisme [pratique politique apparue en Italie qui consiste à réaliser des coalitions à l'intérieur du parlement. Ces dernières regroupent des composantes de droite et de gauche appartenant à l'aile centriste de leur parti, *ndr*], les courtisans, les trahisons, les épurations) sont-elles si différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient il y a presque un siècle ? Pour Tommaso Cerno, l'auteur du livre *A noi!*, publié chez Rizzoli, la réponse est négative. Le ton de l'ex-journaliste de l'hebdomadaire italien *L'Espresso*, aujourd'hui directeur du quotidien *Il Messaggero Veneto* est péremptoire, comme s'il souhaitait, en frappant du poing, réveiller immédiatement le lecteur. Et il le fait, dès la ligne 8 : « L'Italie est née avec la chemise noire. Oui, emmaillotée dans la poche amniotique du fascisme, dont elle tente péniblement de se libérer depuis soixante-dix ans sans y parvenir vraiment. » C'est vrai pour la classe politique (responsables élus ou non et dictateurs), mais aussi pour

les citoyens qui, au fil des ans, ont porté des masques toujours nouveaux, seule l'époque changeait.

Le pays de la mise à la casse de la classe politique

Le travail de l'auteur – qui relève à la fois de la recherche historique et du récit – est la base scientifique avec laquelle devrait travailler un psychanalyste, si seulement l'Italie ne refusait pas la thérapie. Depuis désormais cent ans : depuis que Mussolini – le *rottamatore* (celui qui met à la casse), l'homme nouveau, l'antisystème de son époque – a noué un « lien avec le pays beaucoup plus profond et osmotique qu'on ne le pense. Un lien possible uniquement quand il y a adhésion. Et cette adhésion provient justement de l'essence même de l'Italien ». L'enquête de Tommaso Cerno ne s'attarde pas sur les affaires déprimantes de transformisme d'État, ni sur les bureaucrates qui sont passé du vieux régime à la nouvelle République démocratique sans que personne ne sourcille, et dont l'icône par excellence est représentée par le juge Gaetano Azzariti : président du tribunal de la race jusqu'en 1943, ministre de la justice avec Pietro Badoglio et président de la cour constitutionnelle désigné par le président Giovanni Gronchi dans les années 50.

Places publiques, slogans, danseuses et diffamations

Le livre de Tommaso Cerno met en exergue les fils rouges qui relient le balcon du Palazzo Venezia [quartier général et résidence privée de Mussolini à Rome, *ndr*] aux hashtags de Matteo Renzi, la place hurlante de Mussolini avec celle, virtuelle, enflammée par



▲ Benito Mussolini, au pouvoir de 1922 à 1943.



Bettino Craxi (PSI), chef du gouvernement italien de 1983 à 1987.



Silvio Berlusconi, président de Forza Italia, chef du gouvernement italien de 1994 à 1995, de 2001 à 2006 et de 2008 à 2011.

Grillo, les cours peuplées de nains, de danseuses et de maîtresses de Berlusconi et de Craxi à celles, tout aussi bondées, du Duce. Avec un langage net et concis, *A noi!* est construit selon un schéma très proche du documentaire. On y « découvre » que la stratégie de la tension avait déjà commencé en 1928 avec l'explosion d'une bombe à Milan [Le 12 avril 1928, à l'inauguration de la Foire de Milan, un attentat à la bombe contre le roi Victor-Emmanuel III avait fait 17 morts et 40 blessés, *ndr*]. Et aussi les campagnes de diffamation et les délations, fausses ou vraies, pour la « pire » des accusations à l'époque, l'homosexualité. Mussolini utilisera ces méthodes pour écarter entre autres les collaborateurs qui avaient décidé de nettoyer le parti en balayant mauvaises mœurs et corruption.

Le petit théâtre de la politique et les partis personnels

Au fil de la lecture, on découvre que tous les leaders protagonistes du livre *A noi!* – de Mussolini à Craxi, de Salvini à Grillo jusqu'à Renzi – ont un point commun : ils se sont présentés au peuple comme étant nouveaux. L'un met à la casse les vieux pions de la politique, l'autre est l'antisystème, l'autre encore jure que le « petit théâtre de la politique » le dégoûte, et ainsi de suite. Et pourtant, tous, une fois arrivés au pouvoir, finissent par adopter les mécanismes des systèmes précédents.

Matteo Renzi arrive au Palazzo Chigi [siège de la présidence du Conseil des ministres italien, *ndr*] en défenestrant son compagnon de parti Enrico Letta grâce à un vote, non

du parlement, mais de la direction du *Partito Democratico*. Exactement comme le faisait la *Democrazia Cristiana*. Le Duce est tombé de la même façon, ni à la guerre, ni suite à l'action d'opposants ou de résistants. [...] Il a quitté la scène après un vote du Grand Conseil du Fascisme [organe le plus important du pouvoir du Parti National Fasciste, *ndr*] : 19 oui, 8 non et 1 abstention au terme d'une réunion chahutée par les pauses, les cigarettes, les larmes et les disputes. Une réunion qui semblait si banale que Mussolini l'avait autorisée, convaincu que les participants lui auraient renouvelé leur confiance. Ou encore Grillo et le *Movimento 5 Stelle*, à propos duquel Cerno écrit : « Malgré ses bons résultats électoraux, le manque de propositions organiques pour faire face aux problèmes concrets ainsi que sa structure oligarchique font de ce mouvement une expérience politique certainement pas meilleure que les différents partis personnels nés durant la Seconde République. » Quant à Craxi : « Comme Mussolini, puis Berlusconi, il ne parvient pas à gérer le pouvoir, essayant d'aller outre son simple maintien, et il finit par être davantage un chef qu'un homme d'État ». Et, comme pendant le fascisme, « la sélection de la classe dirigeante n'est plus basée sur une forme – même parcellaire – de méritocratie, mais sur le rapport de confiance et de fidélité au chef ».

Cerise sur le gâteau, Berlusconi. Depuis ses chansons de propagande jusqu'à l'expulsion de la RAI (Rai Radiotelevisione Italiana) des journalistes Enzo Biagi, Michele Santoro et du comique Daniele Luttazzi, peu enclins à se soumettre à ses désirs, de l'utilisation du trem-

blement de terre de L'Aquila à des fins propagandistes (comme le fit le Duce avec le séisme dans l'Irpinia en Campanie, en 1930), aux évocations constantes de l'homme « du peuple », mais amoureux de la tribune publique qui est pour lui comme une scène de théâtre, et qui, en privé, fait ce que son parti critique en public. Autant de points communs avec Mussolini.

Le mal incurable de l'homme providentiel

Une question brûle alors toutes les lèvres : mais pourquoi les Italiens font-ils toujours confiance à des leaders qui semblent modeler différemment le même parti ? L'auteur du livre a une réponse : « L'homme fort plaît aux Italiens, ils en ont toujours subi le charme. D'une part, il offre la sécurité et les réponses, de l'autre, il garantit la déresponsabilisation des masses. » Corrado Augias, journaliste et écrivain, avait appelé cela « le malaise de la liberté » dans un livre publié il y a quelques années. Les Italiens aiment avoir un patron, écrivait-il. « Avec la liberté véritable, difficile à assumer, faite de prise de conscience, et d'engagement, nous avons l'impression d'être mal à l'aise, nous sommes prêts à nous en défaire en faveur de n'importe quel homme providentiel. » Augias a émis de nombreuses hypothèses sur le sujet. Peut-être s'agit-il du penchant pour la « servitude volontaire » d'Étienne de la Boétie selon laquelle on préfère les convenances du courtisan aux libertés du citoyen, ou bien le « familisme amoral » d'Edward

Banfield pour qui l'éthique disparaît en dehors du cercle familial. Souvent la liberté devient ici arbitre, licence. Il y a peut-être aussi le catholicisme qui joue un rôle essentiel dans la société italienne depuis des siècles et selon lequel on préfère s'en remettre à des entités extraterrestres et ainsi, de toute façon, recevoir le pardon. « Le fascisme en Italie est un indicateur de l'enfance – écrivait Piero Gobetti – parce qu'il marque le triomphe de la facilité, de la confiance, de l'enthousiasme. On peut voir le ministère Mussolini comme un fait d'administration ordinaire. Mais le fascisme a été quelque chose de plus, il a été l'autobiographie de la nation. »

Quand on est du bon côté, on ne meurt pas

Les conclusions de Cerno ne sont pas loin : le fascisme a été « hypocrisie, politique de la facilité, il a été le miroir d'un pays toujours prêts à se placer du côté de celui qui gagne, qui commande, qui crie plus fort. Comme aujourd'hui. »

Oui, le fascisme a survécu à la nuit du 25 juillet 1943 [jour de la chute de Mussolini, ndr] dans les divers appareils de l'État, dans la police, la diplomatie, la bureaucratie. Mais le plus préoccupant est qu'« il n'y a jamais eu de véritable coupure dans la vie intérieure, disons-le ainsi, des Italiens » parce que nous sommes « fascistes parmi les fascistes, démocrates parmi les démocrates, bigots parmi les bigots. Nous sommes un peuple de conformistes. »

▼ Beppe Grillo, chef du mouvement politique 5 étoiles.

Matteo Renzi (PD), actuel chef du gouvernement.

Matteo Salvini, secrétaire de la Ligue du Nord.

D.P.



Voglia di imparare l'italiano?

RADICI vous conseille...



/// L'ITALIE À TOULOUSE

Toulouse
05 61 99 68 82
www.litalieatoulouse.com

/// DANTE ALIGHIERI

Toulouse
05 61 21 12 15
www.ladante31.free.fr

/// LABEL'ITALIA

Les Pennes Mirabeau
04 91 09 91 94
06 88 90 06 70
labellaitalia.blogspot.com

/// DANTE ALIGHIERI

Sète
06 14 36 75 38
www.dantesete.fr

/// DANTE ALIGHIERI

Perpignan
06 95 74 36 00
www.dante-perpignan.com

/// BENVENUTI

Saint-Cyr au Mont-d'Or
06 08 92 89 42
www.benvenutisaintcyr.fr

/// SOLEIL D'ITALIE

Clermont-Ferrand
04 73 19 00 08
sole.ditalia.free.fr

/// FRANCE ITALIE AQUITAINE

Lanton
05 57 70 78 27
www.france-italie-aquitaine.fr

/// RACINES ITALIENNES

Sète
04 67 51 27 11

/// A.M.I.C.I.

Muret
06 70 57 17 67 - 06 18 88 09 54

/// LES AMOUREUX DE L'ITALIE

Le Château d'Olonne
06 72 80 28 91
www.lesamoureuxdelitalie.fr

/// ALLEGRO VIVACE

Rennes
06 83 68 89 03

/// COLORI D'ITALIA

Castres
05 63 59 03 27
www.coloriditalia.fr

/// MACHIAVELLI

Toulouse
06 16 03 97 21
asso.machiavelli.free.fr

/// INTERFACE ITALIE

Clermont-Ferrand
04 73 29 03 68
www.interfaceitalie.com

/// DANTE ALIGHIERI

Montauban
05 63 64 87 42
www.dante82.com

/// DANTE ALIGHIERI

Tours
02 47 44 38 51
dante.alighieri.tours@pagesperso-orange.fr

/// POLIMNIA

Paris
06 68 10 08 80
www.polimnia.eu

/// ITALIA MORBIHAN

Lorient
06 08 99 65 47
www.italiamorbihan.org

/// DANTE ALIGHIERI

Aix-en-Provence
04 42 17 97 59
www.dante-aix.fr

/// DANTE ALIGHIERI

Castelsarrasin - Moissac
05 63 04 07 19
dantealighieri-castelmoissac.e-monsite.com

/// DRANCITALIE

Drancy
01 48 31 78 95
drancitalie.pagesperso-orange.fr

/// ASSOCIATION POUR LA PROMOTION DE L'ITALIEN

Chambéry
04 79 33 41 76
www.api-chambery.com

/// ITALIE PAU BÉARN

Pau
06 22 36 77 52
www.italiepaubearn.com

/// LES AMIS DU JUMELAGE

La Tour de Salvagny
www.chez.com/terrulatour

LA DÉPÊCHE
DU MIDI
PREMIUM

**La Dépêche 100% numérique
GRATUITE et SANS ENGAGEMENT !**

14 JOURS D'ESSAI GRATUIT
pour les lecteurs de **RADICI !**

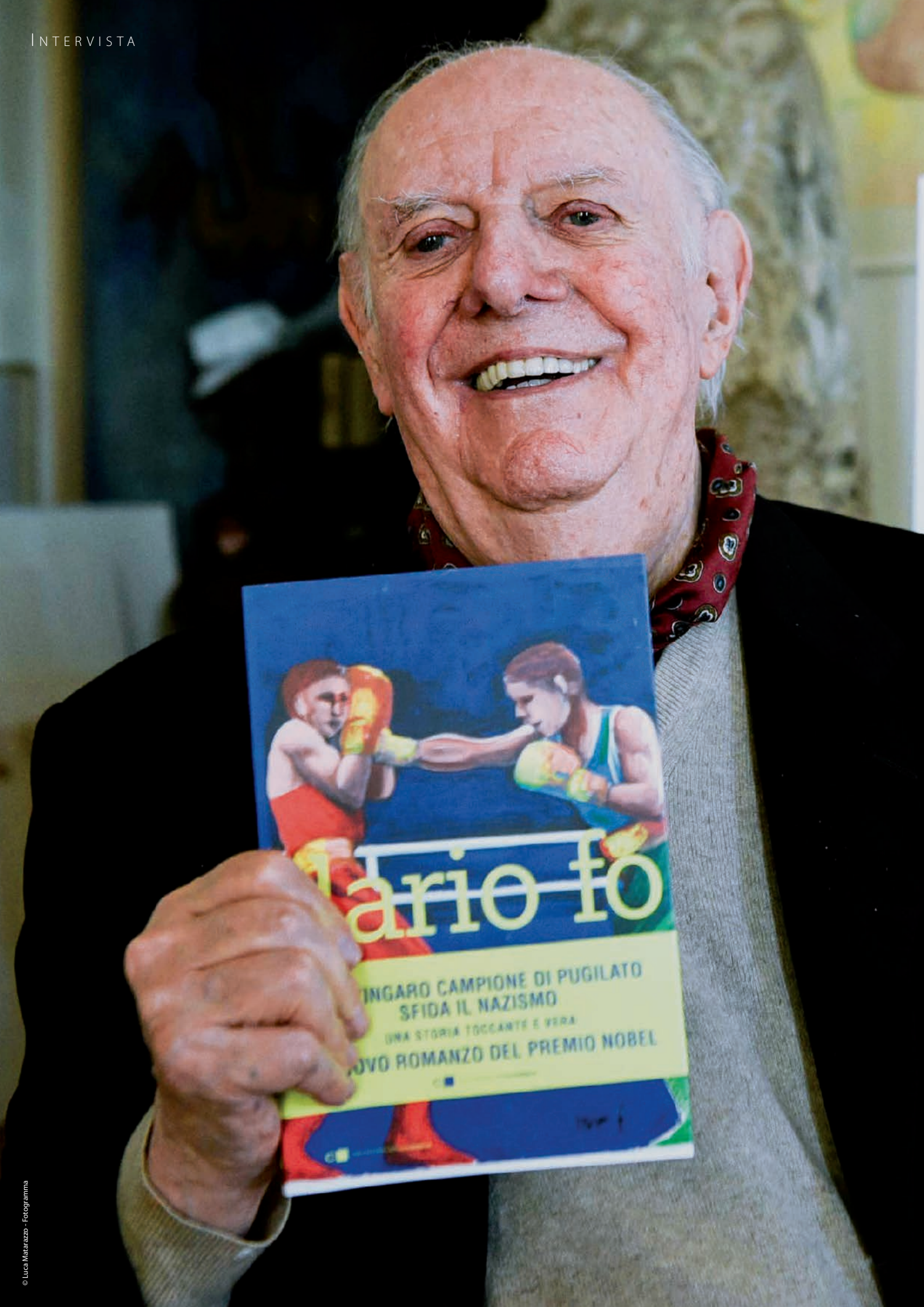


VITE, PROFITEZ-EN !



14jours.essaipremium.fr

Pour toute information, appelez le **09 70 80 80 81** (prix d'un appel local)
ou écrivez à **depecheabos@ladepeche.fr**





Razza di zingaro

Rocco Femia

L'Italie tout entière devrait être reconnaissante envers Dario Fo qui fête son 90^e anniversaire au printemps. Prix Nobel de littérature en 1997 parce que, selon les termes du jury, « *dans la tradition des jongleurs médiévaux, il tourne le pouvoir en dérision et rend leur dignité aux opprimés* ». Écrivain, metteur en scène, acteur, il fait partie des personnalités les plus grandes, les plus attentives, les plus lucides et les plus vraies de la culture italienne. Nous l'avons rencontré chez lui à l'occasion de la publication de son nouveau roman *Razza di zingaro*.



Dario Fo
RAZZA DI ZINGARO
 Chiarelettere,
 2016, 176 p.

Le nouveau roman de Dario Fo, *Razza di zingaro*, édité en Italie par Chiarelettere, est l'histoire d'un champion, à double titre, au niveau sportif d'abord, unanimement reconnu dans le milieu de la boxe allemande, mais aussi pour son humanité. Avec dignité et courage, il a affronté la mort à Auschwitz, déporté en raison de son appartenance à un peuple « inférieur », celui des Tsiganes.

Dario Fo a réalisé cet ouvrage avec la collaboration de Paolo Cagna Ninchi qui s'est chargé des recherches historiques. C'est l'histoire vraie de Johann Rukeli Trollmann, un boxeur sinti de nationalité allemande qui a vécu dans l'Allemagne nazie et trouvé la mort dans cette tragédie qui prend aujourd'hui le nom de *Porajmos*. Ce terme désigne les persécutions subies dans les camps de concentration par plus de 500 000 hommes et femmes roms et sintis.

De quelle histoire s'agit-il ?

C'est l'histoire d'un grand champion qui avait hérité de la culture des Tsiganes – sa race – sa façon d'être, d'agir, d'aborder l'idée de la compétition qui était pour lui complètement différente, naturelle, et qu'il avait apprise aux travers des rituels de son peuple, des danses, de la façon de faire de la pantomime, de se mouvoir dans l'espace et de chanter.

Pourquoi la technique de Johann Trollmann vous a-t-elle tant fasciné ?

Parce que Trollmann ne combattait pas pour abattre, ni pour être le plus fort, mais pour dérouler un récit, pour montrer au public son agilité, du rythme et de l'harmonie ; des choses que l'on oublie souvent dans le sport. Le nazisme est né à cette époque, et Trollmann a payé très cher sa différence, le fait d'avoir été écarté, persécuté, et surtout de ne pas avoir été accepté à cause de sa façon de faire sur le ring.

Une technique que vous représentez vous-même dans les dessins qui illustrent le livre.

J'ai tenté de capturer les manières et les attitudes de positionnement du corps, l'approche du jeu de jambes que l'on condamnait alors, parce qu'on considérait comme peu sérieuse, peu « virile », sa façon de se placer face à son concurrent, au point qu'on lui a imposé de ne

pas bouger. Une fois, il a perdu parce qu'on lui avait interdit ses pas de danse et la pantomime dans son jeu de combat.

Trollmann n'était pas seulement un boxeur.

Certainement. Trollmann jouait avec son adversaire, il ne le détruisait pas. Il possédait une dimension de rapidité, de rythme, de temps, de gestualité, de respiration, et il donnait la possibilité à celui qui était en face de lui d'être son partenaire. Être sur scène ensemble. Bien sûr, la technique mise en œuvre était le fruit de son travail et de sa concentration, mais le modèle était à l'intérieur de lui, parce qu'il était tsigane. Il ne le copiait pas. Quand Trollmann montait sur le ring, il était accueilli par des sourires parce qu'il jouait pour le plaisir d'inventer et de retrouver une harmonie, le bonheur, l'enchantement du sport. C'est la valeur et le sens d'une société. Et c'est bien cela qui gênait les nazis. Voilà qui était Johann, un homme qui montait sur la scène de la boxe, un homme de théâtre, un danseur. Un homme qui a perdu la vie pour sa dignité, qu'il n'a jamais abandonnée, pas même lors de sa dernière rencontre. Johann était un Tsigane.

Dans votre livre, on perçoit comme une peur qui, depuis toujours, est liée à la notion de « tsigane », la peur de la différence, de la beauté de l'échange, la peur de la confrontation avec la diversité.

Parce que ce n'est pas bien d'utiliser le mot « tsigane ». Dans d'autres civilisations, c'est tout à fait correct, c'est nous qui en avons déformé le sens en y apportant une connotation négative. C'est toujours la recherche de l'ennemi ; « trouve-moi un ennemi et je te donnerai la possibilité de devenir empereur » disait un vieux proverbe romain. Il faut donc chercher des ennemis, à tout prix. Ainsi, on évite d'aborder les problèmes de la vie quotidienne : ne pas trouver de travail, être licencié, fuir à l'étranger quand on est jeune... Trouver quelque chose qui détourne l'attention, s'en tenir à cette clé d'inattention, c'est un jeu permanent.

Souvent, on entend dire que l'exclusion est aussi une conséquence des faits et gestes des Tsiganes qui perpétuent un mode de vie

► Johann Rukeli Trollman, boxeur sinti de nationalité allemande.

archaïque dans le monde d'aujourd'hui, qu'ils volent, commettent des actes illégaux...

Je voyage en Europe depuis soixante-cinq ans, j'ai fait des spectacles avec Franca [Franca Rame, comédienne, auteur de pièces de théâtre, épouse de Dario Fo, décédée en 2013, *ndr*] dans le monde entier, même en Chine. Nous avons rencontré des Tsiganes dans les fêtes foraines, vu leurs spectacles, découvert leurs compagnies, et j'ai fait beaucoup de dessins sur eux. J'ai commencé en Espagne où leur culture est très présente, et où les gens se la sont appropriée depuis toujours. Il suffit de penser à Picasso et à sa période bleue, qui est dédiée aux Tsiganes. La peur de la différence a toujours existé. Il faudrait comprendre pourquoi leur culture n'a jamais pris chez nous ; ils sont devenus ceux qui « volent les enfants ».

Qu'est-ce qui se cache derrière le fait d'être ceux qui « volent les enfants » ?

Ce ne sont que des lieux communs, certains peuples sont respectés dans toute l'Europe, d'autres se retrouvent dans des situations qui les poussent à fuir...

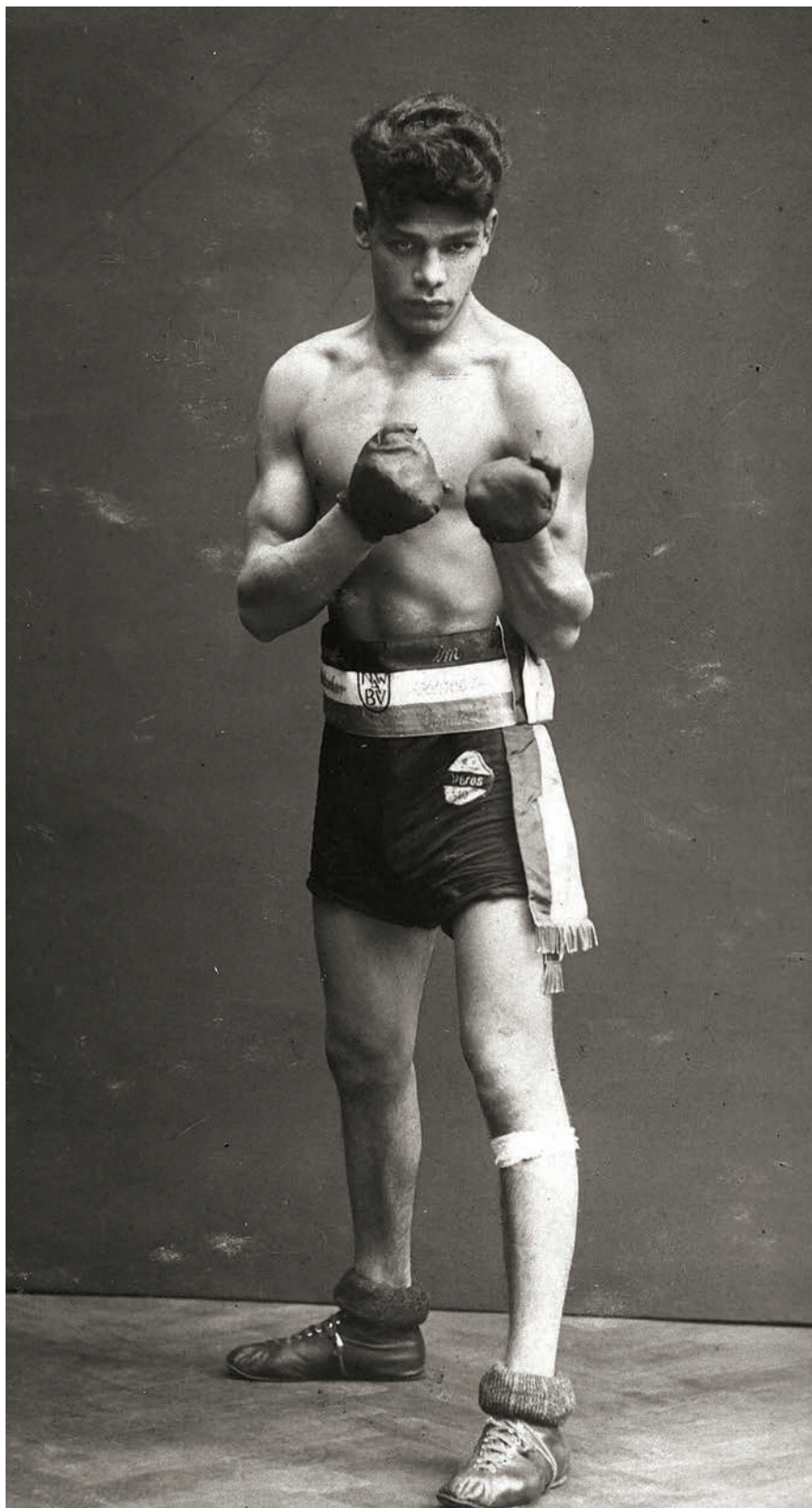
D'après vous, le monde de la culture italienne fait-il quelque chose pour lutter contre ce genre d'idéologie en cette période de violence xénophobe ?

À mon avis, beaucoup de livres sont publiés dans le but de faire de l'argent, construits sur un double jeu : on prend une personnalité bien connue, en vogue sur les plateaux télévisés, et on lui fait vendre des milliers d'exemplaires. Et puis il y a les grands écrivains qui, à grande-peine, arrivent à en vendre mille.

Comment se fait-il que l'on ait tendance à oublier l'holocauste de presque 500 000 roms et sintis ?

Tout ce qui concerne la mémoire passe au second plan si ceux qui ont la responsabilité de la conserver et de la faire connaître meurent. C'est comme ne pas arroser un arbre, ne pas lui donner l'espace nécessaire, ne pas le couvrir quand il gèle ; c'est comme ne pas s'occuper d'un arbre important pour soi, pour sa propre vie. Alors on laisse disparaître tout ce qui relève de la mémoire, sans réaliser qu'un peuple sans mémoire n'existe pas. Celui qui ne sait pas d'où il vient ne peut savoir où il va...

R.F.



NOUVELLE GIULIA

Orgueil d'antan

Biagio Picardi



Avec l'arrivée de son dernier modèle, Alfa Romeo entend faire la différence sur un marché concurrentiel, et son atout le plus grand reste sans conteste son italianité.

Aujourd'hui comme hier. Un siècle s'est écoulé, mais l'objectif est toujours le même : défier le monde avec l'orgueil italien. Cette année sera-t-elle celle de la nouvelle Giulia, élue en Angleterre « voiture la plus attendue de 2016 » par la revue spécialisée *What a car ?* Et cela bien que le lancement initialement prévu l'été dernier ait été freiné par Sergio Marchionne, patron de Fiat Chrysler, qui a admis en janvier le retard industriel de son entreprise. Présentée en juin 2015 au musée Alfa Romeo d'Arese, dans la province de Milan, cent cinq ans après le lancement du premier modèle de l'entreprise, la nouvelle Giulia a pour ambition de redorer le blason du constructeur automobile qui a symbolisé l'Italie au fil des décennies. La marque ALFA, acronyme de *Anonima Lombarda Fabbrica Automobili*, peut raconter à elle seule toute l'histoire italienne du début du XX^e siècle jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, depuis la reprise jusqu'à la période des crises et des luttes syndicales, du terrorisme au boom économique et jusqu'aux privatisations et à la récente torpeur. « Au cours des trente dernières années, Alfa portait en elle un sentiment d'inachèvement qui criait vengeance, et l'abandonner ainsi, en concurrence avec des marques généralistes, aurait signifié en trahir l'esprit et les valeurs, mais aussi toutes les femmes et tous les hommes qui, pendant plus d'un siècle, en ont façonné la légende. Donner la parole à la véritable Alfa Romeo était également un devoir moral », a souligné Sergio Marchionne, avant de présenter son dernier modèle, une berline au design typiquement italien dont la commercialisation en France, initialement prévue pour le printemps, a été repoussée à l'automne 2016. Les différentes versions, huit au total, sont le fruit du travail d'une équipe de spécialistes qui œuvrent dans le plus grand

secret, et l'objectif de vente est ambitieux : 400 000 véhicules d'ici à 2020, même si l'entreprise semble actuellement en train d'assainir ses comptes, depuis longtemps dans le rouge. Et en attendant que « la Chine sorte de l'incertitude » comme l'a déclaré, patiemment, Sergio Marchionne. D'autant plus que la nouvelle Giulia veut porter le concept de l'italianité dans le monde entier, en visant tout particulièrement l'Allemagne, référence constante lorsqu'on parle de croissance économique en l'Italie, également considérée comme un exemple à suivre par le Premier ministre Matteo Renzi. Alfa veut vendre comme les marques allemandes, voire plus, tout en restant italienne. Harald Wester, responsable technique et PDG d'Alfa Romeo, l'a clairement expliqué : « Les véhicules des concurrents ont les mêmes dimensions, les mêmes prestations, des gadgets inutiles et interchangeables, mais elles sont froides, je dirais même ennuyeuses. Pour la Giulia, au contraire, nous avons imaginé une « renaissance Alfa Romeo », car c'est la façon dont nous avons choisi les composants et dont nous les avons assemblés qui fera la différence ». Lorenzo Ramaciotti, le directeur général design du groupe Fiat-Chrysler, ajoute : « Une Alfa Romeo est une voiture qui suscite des émotions, grâce à son histoire, sa vitesse et sa beauté. Depuis sa naissance, Alfa a uni ces trois notions en un tout harmonieux, où aucun élément ne domine sur les autres, au contraire, tous participent à la création de voitures inoubliables. C'est pour cela qu'Alfa Romeo est la plus haute expression du style italien dans l'univers automobile. La marque représente et concentre des traits caractéristiques : le sens des proportions, la simplicité et le soin apporté à la qualité des surfaces ». Et c'est à l'aune de l'histoire des moteurs italiens qu'a été créée la

◀ De haut en bas, la Giulia produite entre 1962 et 1977 dans l'usine d'Arese. L'Alfasud produite de 1972 à 1984 à Pomigliano d'Arco. La nouvelle Alfa Romeo Giulia présentée en 2015.





version sportive de la nouvelle Giulia, la *Quadrifoglio Verde*. Son moteur est un dérivé de celui que Ferrari produit pour Maserati. Un tel rapprochement entre Alfa Romeo, Fiat et Ferrari a pour but de défier le monde, mais aussi BMW, Mercedes et Audi.

Un XX^e siècle italien

La Giulia a été le symbole de l'Italie du post boom économique, de ce miracle italien des années 50 et 60 qui a permis à d'anciennes usines automobiles de recommencer à produire et aux banques de retrouver une pleine activité. L'Italie, qui avait abordé le XX^e siècle avec optimisme, avait ensuite trouvé la force de se relever des décombres de deux guerres mondiales.

La société Alfa a été fondée à Milan, en 1910, par un groupe d'industriels lombards qui avaient repris une usine automobile appartenant à un Français, Alexandre Darracq, d'abord installé à Naples avant de préférer la Lombardie, plus proche de la France. Dès le début, l'entreprise portait en elle ce qui constituait ses principales caractéristiques, bonnes et moins bonnes. Comme sa capacité de produire des voitures originales, différentes des autres, considérées comme les filles d'une Italie pauvre mais belle qui voulait se démarquer à tout prix, surtout en fabriquant des véhicules destinés à

l'élite, le rêve d'une minorité qui pouvait se distinguer des autres, pas celui du plus grand nombre qui achetait des Fiat. La Giulia coûtait en effet deux millions de liras en 1962, bien trop pour un ouvrier qui gagnait moins de 80 000 liras par mois et qui ne pouvait s'offrir qu'un véhicule à bas coût. Rêves et réalité n'ont jamais fait bon ménage, et l'histoire de la société Alfa n'a pas été sans larmes. La première crise qu'elle a traversée lui a laissé en héritage la seconde partie de son nom, quand un ingénieur napolitain, Nicola Romeo, l'a sauvée du marasme. La fraîchement baptisée Alfa Romeo a alors repris sa course faite d'élan et d'à-coups, mais elle fut contrainte de devenir propriété de l'État fasciste qui la sauva une nouvelle fois de la faillite. Elle continuait à ne pas être rentable, mais elle était italienne à 100 %. Une italianité déjà célèbre et admirée dans le monde entier et, à cet égard, également respectée par Mussolini, très engagé dans son œuvre de propagande. L'idylle avec l'État italien résista à la Deuxième Guerre mondiale, car on fabriquait également des machines de guerre dans les usines milanaïses, des moteurs d'avions et de bateaux. Pendant la période de la reprise, lente mais orgueilleuse comme tout le reste du pays, l'année 1962 a culminé avec la production de l'Alfa Romeo Giulia. Le modèle *Ti* atteignait la vitesse maximale de 169 km/h et coûtait 1 622 635 liras. Elle pouvait accueillir six passagers grâce à la banquette qui remplaçait les deux sièges avant. C'était la voiture des policiers, des gendarmes, mais aussi des voleurs, car elle était rapide et nerveuse. Protagoniste de nombreux films policiers, au cœur de courses-poursuites mythiques et de fusillades avec l'arme dépassant de la fenêtre. Un mythe italien à quatre roues qui a duré quinze ans, jusqu'en 1977, quand, usée et fatiguée, désormais incapable de résister aux courses, aux fusillades, aux poursuites des bons et des méchants, elle a laissé le volant et la route à la nouvelle Giulia, à la fois sa fille et son ancêtre, en reprenant le nom du modèle de 1955 ; c'était la voiture « des fils à papa », des rejetons d'une Italie aisée renaissante. Et cette nouveauté avait lancé l'entreprise vers la production industrielle. Mais la fin d'Alfa était proche. Du moins la fin de ce qui avait constitué sa douloureuse splendeur. Dans les années 70, au sommet de sa capacité indus-

▲ L'Alfa Romeo Giulia Ti.

► L'Alfasud.



Le rêve du Sud et les ouvriers-paysans

Parmi les nombreux modèles qu'Alfa Romeo a construits, il en est un qui, peut-être plus que les autres, a su raconter la réalité et les contradictions d'une certaine Italie. L'Alfasud, née en 1971, a été la première voiture entièrement assemblée à Pomigliano d'Arco, près de Naples. Son nom signifiait un rêve : industrialiser le Sud, dépasser les allégations de ceux qui, parmi les Alfistes du Nord, ne croyaient pas qu'il était possible, dans le Sud de l'Italie, de produire et de se projeter dans l'avenir. L'État, propriétaire de l'entreprise, avait lancé le projet, avec deux objectifs : réaliser une nouvelle voiture et favoriser l'emploi dans le Sud. L'annonce s'est transformée en véritable événement. Tout le monde voulait travailler à Pomigliano d'Arco, les directeurs du personnel étaient des célébrités, servies et vénérées mais aussi prises d'assaut par les lettres de recommandation, les flatteries et les faveurs en tout genre.

Mères et grands-mères couraient après les hommes politiques pour que leurs enfants et petits-enfants soient pistonnés. Depuis Rome et plus au Sud, tout le monde participait tandis que l'autre moitié de l'Italie continuait à faire la fine bouche. En tout cas, l'Alfasud est présentée en 1971. Une berline quatre portes caractérisée par une mécanique à traction avant, un moteur quatre cylindres, quatre freins à disque, une structure compacte, au prix de 1 420 000 liras. Le succès est au rendez-vous mais les critiques tout autant : absence de servofrein et de compte-tours, intérieurs jugés trop austères par rapport au prix. Cependant, la production continue avec trois séries et une version Sprint. Mais au fil du temps, les grimaces et les regards sceptiques deviennent de véritables critiques. En effet, pendant la période des luttes syndicales, des revendications salariales et des grèves, le site de Pomigliano d'Arco s'est fait particulièrement remarquer. Les contesta-

tions sociales en musique y voient le jour, avec les groupes *E' Zezi* et *Le Nacchere Rosse* dont les chansons racontent les difficultés des ouvriers et l'occupation des usines. Un phénomène tout à fait particulier se développe, celui des *metalmezzadri*, ces ouvriers métallurgiques qui, alors qu'ils auraient dû être à l'usine, mais aussi durant leur temps libre, travaillaient aux champs. Les régions majoritairement agricoles avaient des rythmes à respecter, ce qui était le cas de Pomigliano d'Arco où l'on cultivait alors les meilleures pommes de terre du pays. Il fallait s'occuper des champs, de la récolte, quitte à abandonner son poste de travail, ce qui a induit le plus fort taux d'absentéisme de l'histoire d'Italie. L'Alfasud, avec toutes ses contradictions et la fracture sociale qu'elle a générée, cessa d'être produite en 1984, mais elle détient tout de même un record, celui du modèle le plus vendu dans l'histoire d'Alfa Romeo, avec plus d'un million de véhicules achetés.

trielle, la force de travail d'Alfa Romeo se composait de presque 29 000 employés, répartis sur trois établissements : Arese et Portello, à Milan, et Pomigliano d'Arco, non loin de Naples. Mais les problèmes ne cessaient de se multiplier. L'Alfasud, qui a vu le jour en 1971, était l'expression du rêve d'une industrialisation du Sud de l'Italie qui n'avait pas résisté aux mauvaises habitudes et aux préjugés. En outre, la crise pétrolière poussa la société à commercialiser en 1976 la *Nuova Super Diesel*, version gazole de la Giulia, construite en toute hâte, avec un moteur lent, bruyant et lourd. Ce fut un fiasco technique et commercial. Les années 80 sont les années de la crise de l'I.R.I., l'institut pour la reconstruction industrielle qui regroupait toutes les entreprises sous contrôle public depuis la période fasciste, aculées par les dettes. Les privatisations se multiplient, et de nombreuses

entreprises sous contrôle public sont démantelées. Le gouvernement Craxi et l'I.R.I., présidé par le futur président du Conseil, Romano Prodi, décident de vendre Alfa Romeo en 1984. Malgré le poids des dettes, deux grandes entreprises, Fiat et l'Américain Ford, se battent à couteaux tirés pour se l'accaparer. John Ford, fasciné par la marque, attiré par ses lignes et son style, avait déclaré dans les années 40 : « Quand je vois passer une Alfa Romeo, je lève mon chapeau ». La société américaine coiffée au poteau, Alfa passe dans le giron de Fiat. Puis elle s'est quelque peu assoupie, comme l'a évoqué Sergio Marchionne, jusqu'en juin 2015, date de l'annonce du grand retour prévu pour 2016. Pour raconter au monde l'histoire de l'orgueil italien, fait de crises, certes, de retards et de doutes, mais toujours unique et ardemment attendu.

B.P.



FIGARO QUA?

Biagio Picardi

NO, FIGARO LÀ

Ecco in questo numero di RADICI un'altra storia di costume: l'antico mestiere del barbiere, l'artigiano della barba e del capello brillantato. Partendo dai ricordi e dalle storie narrate, Biagio Picardi ci accompagna per ripercorrere dei trascorsi di vita, usi e costumi che ruotavano intorno alla barberia.

▲ L'Antica Barbieria
Colla di Franco
Bompieri a Milano.

► Anni '70,
il barbiere
di Viareggio,
in Toscana.

L'odore dell'acqua di colonia, le poltrone rosse. Lo sferruzzare delle forbici e la lenta discesa del rasoio. Vecchi giornali alla rinfusa, le chiacchiere degli altri. Nuvole di fumo e di vapore. C'era l'uomo coi baffi, fiero nella sua giacca grigia tale e quale ai pantaloni. E il piccolo Giovanni, spaventato nonostante il fumetto stretto tra le mani. Sabato pomeriggio, fino alla

fine degli anni Ottanta: il giorno del barbiere. Potevi star lì per ore, ma quello era il momento della cura e del riposo. Capelli lunghi, qualche barba folta, si discuteva di questo e di quello. Avvocati o muratori, falegnami o ingegneri: per tutti, alla fine, una domanda, "Profumo?", e un'esclamazione, "Servito!". Col tempo, però, qualcosa è cambiato: l'affermazione delle lamet-



te usa e getta, i moderni rasoi elettrici e le nuove mode hanno reso antiquate le botteghe, lasciando il posto ai nuovi saloni spesso aperti anche alle donne. “Non una barbieria in città: tutti saloni. Tutti, anche il più umile e angusto bugigattolo! E per ogni presuntuoso parrucchiere, anacronismo vestito e calzato, per lo meno cento coiffeurs, cento *hair cutting*. «Imbecilli! Depauperatori della nostra lingua!», scriveva profeticamente già negli anni Trenta Luigi Pirandello nella novella *Prudenza*. E di profezia davvero si trattava. Perché con le botteghe sono scomparsi anche i garzoni, i “ragazzi spazzola” che all’epoca spazzolavano il collo del cliente, tenevano in ordine il locale e imparavano il mestiere sognando, un giorno, di diventare “padroni”.

Giovani, cinesi, determinati

Il mestiere celebrato sin dal 1816 da Gioacchino Rossini con il suo *Barbiere di Siviglia* e il personaggio di Figaro, attira sempre meno i giovani italiani. Secondo i dati del Registro delle Imprese, elaborati da Unioncamere e da Infocamere, al 30 settembre del 2015, su un totale di 87.522 esercizi su territorio nazionale 5.676 sono di proprietà straniera, il 6,5% circa. Tra i nuovi maestri del taglio spiccano i cinesi (1.337), gli svizzeri (966) e i tedeschi (608). Seguiti, nella speciale classifica proprio dai francesi con 251 saloni su e giù per lo Stivale. E questo nonostante il settore non abbia risentito della crisi economica degli ultimi anni, registrando anzi un aumento dell’attività pari allo 0,5%. «I nostri ragazzi non hanno più la pazienza necessaria per imparare un lavoro. Vogliono guadagnare tutto e subito», ci spiega il 63enne Michele che fa il “coiffeur” per uomini a Milano pur essendo nato a Taranto, in Puglia. «Sono attratti da lavori più comodi. L’idea di alzarsi presto la mattina per aprire il negozio, di mandarlo avanti facendo sacrifici, li spaventa. Mio figlio ha preferito andare a fare il meccanico alle dipendenze di un’altra persona piuttosto che rilevare la mia attività e prendersi le responsabilità che comportava. Qui in città, ormai, gli ultimi barbieri italiani rimasti hanno la mia età. Dietro di noi c’è una generazione di cinesi, giovani e determinati». E infatti, sempre secondo le ultime stime, proprio la Lombardia è

la regione maggiormente interessata dal fenomeno: un parrucchiere su 14 è straniero, nella sola Milano ci sono 751 aziende individuali su 6.846, mentre a Roma se ne contano 499 a fronte di un totale di 6.197.

Eredità

E pensare che gli italiani hanno contribuito molto a tramandare l’arte del barbiere nel mondo, durante le guerre e prima ancora ai tempi dell’emigrazione. Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi ed Emilio Franzina nella loro *Storia dell’emigrazione italiana* (Donzelli Editore), spiegano che nel 1900 tra gli italiani d’America un maschio su 25 esercitava questa professione, tutelata da organizzazioni dedicate a questo mestiere come, a New York, la “Società di benevolenza dei barbieri italiani”. Non c’era Paese che adooperasse di più, nel Nuovo Mondo, forbici e rasoio. Nemmeno i francesi, che fino al 1870, sempre secondo il libro edito dalla Donzelli, detenevano il primato. Proprio nella Grande Mela nel periodo del fascismo si contavano 2.200 barberie italiane, che il regime definiva “eleganti e spaziose” e guardava con grande rispetto perché facevano conoscere l’Italia nel mondo e perché sperava avrebbero fatto ritorno nel Paese natio per portare guadagni e

i trascorsi di vita
ici, les parcours de vie
la poltrona
le fauteuil
lo sferuzzare delle forbici
le cliquetis des ciseaux
alla rinfusa
en vrac
il fumetto
la bande dessinée
folto
touffu
la lametta usa e getta
la lame jetable
antiquato
dépassé
il bugigattolo
l’endroit étroit, le placard
la spazzola
la brosse
spiccare
se distinguer, ressortir
spaventare
effrayer
alle dipendenze di
employé par
interessato da
concerné par
tramandare
transmettre
adooperare
utiliser





PER MODO DI DIRE

NELL'IMMAGINARIO POPOLARE LA BARBA RAPPRESENTA SAGGEZZA E VALORE ("L'ONORE DEL MENTO", NELL'ANTICHITÀ) MA ANCHE NOIA, LENTEZZA. CI METTE UN PO' DI TEMPO A CRESCERE E MOLTO SPESSO È ASSOCIATA A UNA PERSONA ANZIANA E SAGGIA. RADERSI, INOLTRE, RICHIEDE PAZIENZA E ATTENZIONE. DA QUESTE CONSIDERAZIONI SONO NATI DIVERSI MODI DI DIRE A TEMA. VEDIAMO QUELLI PIÙ DIFFUSI, CON L'AUTO DEI DIZIONARI DELLA LINGUA ITALIANA DE AGOSTINI, SABATINI COLETTI E MAROTTA.

FARLA IN BARBA A QUALCUNO

Fare qualcosa a qualcuno senza che lui se ne accorga.

VIVERE ALLA BARBA DI QUALCUNO

Vivere alle spese di un'altra persona.

SERVIRE QUALCUNO DI BARBA E CAPELLI

Punire qualcuno duramente, dirgli o dargli il fatto suo.

PRENDERE PIETRO PER LA BARBA

Negare insistentemente, come san Pietro per tre volte negò di conoscere Cristo.

SONO COSE CHE HAN TANTO DI BARBA

Cose vecchie, arcinote, che però si vorrebbe far passare per nuove.

BARBA D'UOMO

Un uomo forte e virile.

FAR VENIRE LA BARBA

Annoiare mortalmente qualcuno.

FARE LA BARBA AD ALTRI

Averne ragione, sopraffare l'avversario.

IN BARBA A QUALCUNO

Avere ragione di qualcuno, sconfiggerlo o contraddirlo.

METTERE LE BARBE

Stabilirsi in un posto.

CHE BARBA!

Che noia!

FAR VENIRE UNA BARBA COSÌ!

Annoiare mortalmente.

FARE IL PELO

E IL CONTROPELO A QUALCUNO

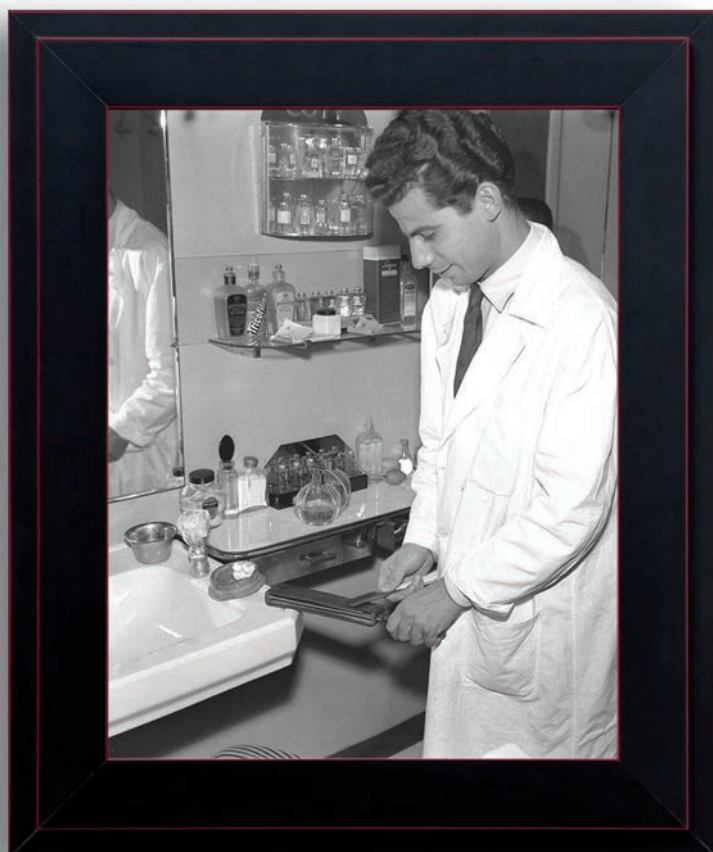
Muovergli una critica feroce, sgridarlo e zittirlo.

DI PRIMA BARBA

Una persona inesperta.

FARE LA BARBA AL PALO (O ALLA TRAVERSA)

Nel linguaggio calcistico, un tiro che esce di poco fuori dalla porta avversaria, sfiorando uno dei tre legni che sostengono la rete del portiere.



© Fototeca Storica Nazionale Ando Gilardi

◀ Roma, anni '50, un giovane barbiere affila il rasoio.

mettere da parte
mettre de côté

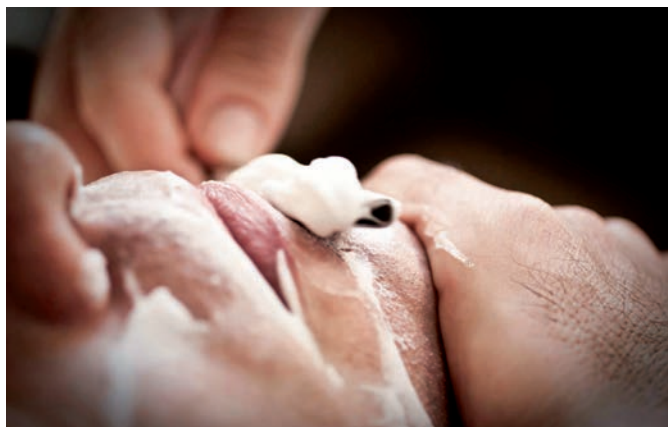
in fretta
vite

stufo
fatigué

al chiuso
enfermé

disubbedire =
disobbedire
désobéir

benessere. Una tradizione consolidata insomma, che negli anni ha dato vita a tante piccole e grandi storie. Come quella del nostro Michele: «Mio padre era emigrato in Germania, non in America, e non faceva il barbiere. Ma a Taranto, io e mio fratello, due ragazzini, sapevamo quanto importanti fossero i soldi che ci mandava e facevamo di tutto per aiutare nostra madre. Lei voleva che studiassimo, ma io avevo voglia di lavorare. E così, a dodici anni, con un amico della mia stessa età misi da parte i soldi e dopo un po' di tempo, finalmente, riuscii a comprare un paio di forbici e un pettine per tagliare i capelli ai marinai al porto. Andavamo lì la mattina, con i nostri preziosi strumenti e una sedia». Si guadagnava poco, però, e così il giovane Michele decise di cambiare vita. «Quando un giorno mio padre tornò per qualche giorno a casa, gli chiesi di portarmi con sé. Avevo



TAGLI D'ANNATA

ECCO QUALI ERANO I TAGLI DI CAPELLI PIÙ IN VOGA NELLE TRADIZIONALI BOTTEGHE DI BARBIERI E PARRUCCHIERI PER UOMINI.

voglia di lavorare, di guadagnare qualcosa di più. I miei genitori erano contrari ma alla fine riuscii a convincerli, almeno per una piccola vacanza di qualche giorno. Partii così per Dortmund, in cerca di fortuna». Erano altri tempi, si cresceva in fretta e non mancava lo spirito d'iniziativa. Nella grande città tedesca al giovane Michele bastarono pochi giorni per darsi da fare e mettere le basi per quella che sarebbe stata la sua vita futura. «Mio padre, andando al lavoro la mattina, mi raccomandava sempre di stare in casa, di aspettarlo lì. Non conoscevo il tedesco e aveva paura che mi perdessi e che mi succedesse qualcosa di brutto. Un giorno, però, stufo di restarmene al chiuso, gli disubbidii e decisi di andare un po' in giro. Camminai per un po' cercando di non perdere il senso dell'orientamento finché arrivai davanti alla vetrina di un barbiere. Mi fermai per

ALLA UMBERTO. Corti con sfumatura alta con un ciuffo sulla fronte. Come li portava re Umberto I°.

LA MASCAGNA. Come il grande compositore Pietro Mascagni, vissuto tra il 1863 e il 1945. I capelli erano tirati all'insù senza riga.

IL CARUSO. Dalla parola che in dialetto siciliano vuol dire "ragazzo". In questo caso i capelli venivano tagliati a zero, su richiesta soprattutto dei maestri quando a scuola veniva segnalato qualche caso di infestazione da pidocchi.

A SPAZZOLA. Capelli alti e dritti. Uno dei pochi vecchi tagli sopravvissuti alle nuove mode, soprattutto tra i bambini.

CON SFUMATURA BASSA. Rasati sopra le orecchie e dietro la nuca.

ALLA GARÇONNE. Taglio fanciullesco, come dice il nome, oggi molto in voga tra le donne. Corti con il ciuffetto, liscio o mosso, davanti.

CON LA RIGA AL CENTRO. Corti e divisi al centro da una riga, tenuti fermi con olio profumato oppure brillantina. Molto diffuso durante il fascismo.

DA COCCHIERE. Con le basette lunghe, come un tempo le portavano i cocchieri. Pure loro oggi scomparsi.

il taglio di capelli
il ciuffo
il pidocchio
le basette
il cocchiere

la coupe de cheveux
la mèche
le pou
les rouflaquettes
le cocher



accorgersi
remarquer

il manico
le manche

il tasso
le blaireau

l'arricciabaffi
le fer à friser
les moustaches

la cinghia
la courroie

la mensola
la console

lo sbalzo
l'écart, la variation

la sanguisuga
la sangsue

il barattolo
le bocal

il salasso
la saignée

la fama
la réputation

il rione
le quartier

le dicerie
les rumeurs

► Barbershop
Barberino's a Milano.

▼ La bottega del
barbiere sul piroscalo
italiano Atlanta, 1925.

qualche minuto a osservare il suo lavoro, ripensando alle mie forbici, al mio amico e al porto di Taranto. Il proprietario si accorse di me e, sospettoso, venne a chiedermi che cosa volessi dal suo negozio». L'aspirante barbiere pugliese, come detto, non conosceva la lingua ma a gesti riuscì a farsi capire: «Volevo dimostrargli che ci sapevo fare con barba e capelli e convincerlo a mettermi alla prova. Forse gli feci tenerezza, probabilmente volle aiutarmi, fatto sta che effettivamente quella possibilità me la diede e da quel giorno diventai il suo garzone. Guadagnavo ed ero molto felice: potevo aiutare la mia famiglia e sentirmi adulto. Quando, dopo un po' di anni, ritornai a casa, avevo qualche soldo da parte e la possibilità di aprire un'attività tutta mia. Mi sono sposato e poi, dalla Puglia, trasferito a Milano, dove vivo e lavoro ancora oggi. Non è stato facile, erano anni difficili, ma sono soddisfatto».

L'ambulante, il cantante e il sanguettaro

Michele, dopo tanti anni, ama ancora il suo mestiere. «Perché», dice, «ti fa conoscere persone interessanti, fare nuove amicizie e anche guadagnare». Il tutto immersi in quell'atmosfera affascinante di cui dicevamo prima. Fatta di

oggetti indimenticabili, entrati a pieno titolo nell'immaginario (un po' nostalgico) italiano: la pompetta rossa del dopobarba Floyd, oggi introvabile, le grandi sedie reclinabili in pelle, metallo e ceramica o quelle piccole con la testa di cavallo per vincere le lacrime dei più piccoli e improvvisare una mezzora da cow boy. E ancora i rasoi con il manico in avorio, i pennelli bianchi di pelo di tasso, gli arricciabaffi, di moda negli anni Cinquanta, e la cinghia di cuoio per affilare la lama. Perfino la bicicletta del barbiere ambulante. Quella con sulla sedia posteriore una mensola, gli strumenti del mestiere, una bacinella e le salviette che, in città come Napoli, utilizzavano i Figaro alla ricerca di clienti a cui fare la barba. Soltanto se il lavoro andava bene e la clientela diventava fissa ci si poteva fermare nell'angolo di qualche strada, sempre quella, e aspettare nell'improvvisata bottega. Altrimenti si pedalava, si raccontava urlando il proprio mestiere e si faceva la barba lì, al momento, per poi ripartire. Nel capoluogo campano c'era anche un'altra figura (questa di origine medievale) che ha contribuito a far crescere il mito del barbiere: quella del "sanguettaro", in dialetto napoletano grosso modo "colui che prelevava il sangue". A volte, infatti, tanto tempo fa, oltre che la barba nei saloni si tiravano i denti e, soprattutto, si cercava di curare





IL BARBERSHOP DI OGGI

Se le antiche barberie sono ormai estinte e con esse piano piano anche i barbieri italiani si avviano alla pensione, da qualche anno una nuova moda sembra prendere piede nelle grandi città anche del Bel Paese. È la moda dei *barbershop*, che provano ad abbinare, in fatto di rasatura, la tradizione italiana con quella americana. Un po' nostalgici e un po' rock. Sono dei saloni di bellezza maschili, esclusivi, per il trattamento della barba, dei baffi e anche dei capelli. In un ambiente vintage, con poltrone girevoli, vecchi profumi, sigari, tisane e musica jazz, si pratica la rasatura americana con panno caldo e poi freddo per renderla più profonda, un listino prezzi che va, mediamente, dai 15 ai 35 euro per il trattamento "lusso" e un catalogo di tagli anni Settanta e Ottanta. Il tutto con l'obiettivo di far sentire il cliente coccolato e a proprio agio. Affinché la barba non sia più una necessità da spuntare ma un lusso da concedersi.

abbinare	associer
il panno	le linge
coccolato	dorloté
a proprio agio	à l'aise

B.P.

Acconciatori

anche gli sbalzi di pressione, le polmoniti, perfino gli ictus e la trombosi. E lo si faceva utilizzando le sanguisughe, conservate in particolari barattoli e "applicate" generalmente dietro le orecchie del cliente per il salasso. Una figura ormai ovviamente scomparsa, ma che all'epoca dava ai barbieri fama di guaritori, quasi di maghi. Per questa loro particolare competenza in alcuni posti veniva esposto fuori dalle botteghe un palo bianco con delle strisce rosse, colori che rappresentavano rispettivamente l'asciugamano del sanguettaro e il sangue del cliente. Soprattutto in Sicilia, invece, le barberie avevano un'altra peculiarità: musicale. Tra un taglio e una rasatura, infatti, il titolare intratteneva i suoi clienti cantando e suonando, trasformando la sua bottega in un vero e proprio centro di ritrovo. Faceva il caffè e invitava, con fare discreto e modi accomodanti, a piccole e grandi confessioni. Era quello, ai tempi, il centro nevralgico del rione o, ancora meglio, del paese. L'occasione per discutere di politica, chiedere consiglio, farsi raccontare, magari, le dicerie sull'amata o del comportamento del rivale.

Con tanta tradizione alle spalle, quindi, i dati di Unioncamere sorprendono e raccontano di un altro pezzo d'Italia che, piano piano, sta scomparendo. Perché Figaro, che già con Rossini lavorava in Spagna e faceva un po' di tutto, ora ha tratti orientali. E forse non è più nemmeno il caso di chiamarlo Figaro, perché in Lombardia il 68% dei titolari dei nuovi saloni appartiene al gentil sesso, il 45% con un'età compresa tra i trenta e i 39 anni, mentre il 27% ne ha meno di 29. Perfino il termine "barbiere" e pure quello "parrucchiere" sono stati messi fuorilegge da una decina di anni. In un numero della Gazzetta ufficiale (il periodico edito dallo Stato italiano che avvisa i cittadini di nuovi atti o leggi) del 2005 si specificava infatti che ormai bisognava chiamarli "acconciatori", per uniformarne l'uso in tutto il Paese e per, in un certo senso, raccontarne l'evoluzione. Per, concludiamo noi, spiegare che forse davvero Figaro non vive più qua, ma s'è trasferito un po' più in là.



..... VENTOTENE

L'ISOLA DEI GALEOTTI, CON UN CARCERE
DIVENTATO UN MONUMENTO



A Ventotene, nel 1768, sbarcò l'architetto Francesco Carpi. Sarà lui a progettare e realizzare un famigerato carcere sulla piccola e inaccessibile isoletta di Santo Stefano. La prigione è costruita sul modello del *panopticon*, il cosiddetto "carcere ideale" ideato dall'inglese Jeremy Bentham, che permetteva

a pochi guardiani di sorvegliare i prigionieri. Tra i deportati illustri Luigi Settembrini, scrittore e patriota italiano, confinato sull'isola nel 1859. Nel centro principale di Ventotene le abitazioni sorsero attorno a due edifici: il castello e la chiesa di Santa Candida. I lavori costarono 30mila ducati, ma con manodopera a costo zero, visto che gli operai erano tutti detenuti. Ne furono inviati un centinaio, che alloggiarono nella preesistente grande cisterna romana, che da allora si chiama "Grotta dei carcerati". I loro disegni si vedono ancora oggi sulle pareti. Il 17 ottobre 1768 arrivò un nuovo gruppo di 100 galeotti e 200 ladri, insieme a un gran numero di prostitute. La loro missione? Popolare l'isola. Compito al quale si dedicarono con passione. C'era una guarnigione, insieme con due sacerdoti, a sorvegliare sull'ordine pubblico. Ma il vescovo di Gaeta protestò con il re per il comportamento di "quella gente" e, nell'aprile del 1771, la "scapolata ciurma" fu allontanata. E i carcerati sostituiti da coloni senza precedenti penali.

sbarcare
débarquer
famigerato
tristement célèbre

ideato
conçu
il galeotto
le détenu

la scapolata
ciurma
ici, la populace



..... TREMITI

LA BADIA CHE DIVENTÒ FORTEZZA DELL'ADRIATICO

Prima dei Borbone l'isola San Nicola apparteneva ai canonici Lateranensi. Ma nel 1780, Ferdinando IV decise di far abbattere la loro badia per ingrandire il forte. Anche qui fu inviato "un buon numero di malfattori" per dedicarsi alla cura dei terreni incolti.

la badia

l'abbaye

il malfattore

le malfaiteur

LE ISOLE DEI

Negli arcipelaghi del Sud dell'Italia, anche i più remoti

Nel 1734 Carlo III di Borbone diventa re di Napoli e di Sicilia. Del suo nuovo regno fanno parte 14 isole disseminate fra Tirreno e Adriatico. Alcune, come quelle Pontine al largo di Gaeta, erano un regalo della madre Elisabetta Farnese, che le aveva acquistate da privati. Altre, come le Tremiti, di fronte al promontorio del Gargano, furono donate dai canonici Lateranensi. Le Eolie facevano parte del Regno di Sicilia mentre, più a sud di tutte, Lampedusa, isola privata dell'inglese Alessandro Fernandez, dopo varie vicissitudini fu acquistata definitivamente per 12mila ducati nel 1839. Tutte isole che avrebbero potuto rimanere semplici scali di passaggio o scogli semiabbandonati, poveri e improduttivi, com'erano state per secoli. Invece si decise di

il canonico
le chanoine

lo scalo
l'escale

lo scoglio
le rocher

l'incentivo
l'incitation, la prime



Gigi Di Fiore e Piero Pasini / **IS**

BORBONE

lembi di terra furono colonizzati in epoca borbonica.



ISCHIA

1853: L'AVVENTUROSA COSTRUZIONE DEL PORTO
NELL'ISOLA DEL GOLFO DI NAPOLI

popolarle per sfruttarne i terreni coltivabili. Come? Convincendo gente disposta a trasferirsi in quei luoghi remoti, con incentivi economici e promesse.

Fu Ferdinando IV di Napoli (dal 1816 Ferdinando I delle Due Sicilie) a porsi per primo il problema di popolare quelle isole che, al contrario di Ischia e Capri, abitate da sempre, erano allora semideserte. In un primo momento, il re si propose di prendere due piccioni con una fava: allontanare da Napoli una serie di persone non gradite (piccoli delinquenti per lo più) e, attraverso il trasferimento coatto, colonizzare le isole. Fu questa la soluzione iniziale sperimentata alle Tremiti e a Ventotene. Andò male: spuntarono case, ma non campi coltivati: gli ex detenuti preferivano vivere piuttosto di espedienti che mettersi .../

prendere due piccioni con una fava
faire d'une pierre deux coups

per lo più
principalement

coatto
forcé

spuntare
surgir, pousser



Re Ferdinando II nel 1853 sbarcò a Ischia per prendere alloggio a Palazzo Buonocore, trasformato in casina reale. Per raggiungere più comodamente la residenza, Ferdinando decise di trasformare il lago interno di Ischia in un porto sicuro. Bastava, infatti, tagliare la sottile striscia di terra che separava

il lago dal mare aperto. I lavori si rivelarono però complessi e rischiosi. Iniziarono il 25 luglio 1853 e coinvolsero la popolazione e i prigionieri del carcere nel Castello Aragonese. Rischiando la vita, decine di sommozzatori scendevano nelle profondità marine per scavare il fondale. Le cronache non riportano morti e feriti, ma i documenti raccontano l'eccezionale inaugurazione del porto, il 17 settembre 1854. Si racconta di 200 imbarcazioni addobbate a festa, bande musicali, una regata storica nello specchio d'acqua. L'apertura del porto permise all'isola di uscire dalla condizione di depressione economica nella quale era dall'inizio del XIX secolo. Con il porto vennero inaugurate anche nuove strade per unire l'approdo stesso ai centri dell'isola. Strade che ancora oggi servono i turisti che visitano Ischia.

il sommozzatore
le plongeur

scavare
ici, creuser

il fondale
le fond (de la mer)

addobbato
décoré

USTICA

ABITATA DA COLONI DELLE ALTRE EOLIE,
ERA VITALE PER IL CONTROLLO ANTIPIRATI

Il problema di Ustica e delle vicine Eolie erano i pirati tunisini. Non a caso, tra le eredità borboniche ci sono le due torri di guardia erette dopo il 1759: Torre di Santa Maria e Torre Spalmatore, non distanti dai due fari. Comunicavano con le torri

siciliane per lanciare l'allarme in caso di attacco. La colonizzazione favorì lo spostamento di un centinaio di famiglie eoliane, soprattutto da Lipari, insieme con trapanesi e palermitani. Con loro, popolarono l'isola circa 250 soldati.





LAMPEDUSA

DA PROPRIETÀ PRIVATA, ACQUISTATA IN CONTANTI,
A LIBERO COMUNE, IN EPOCA POST-UNITARIA



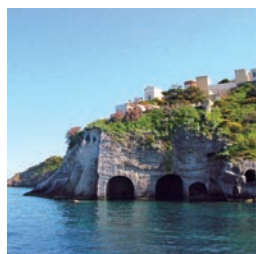
L'inglese Alessandro Fernandez, proprietario dell'isola di Lampedusa fino al 1839, non era riuscito a realizzare il suo sogno di colonizzare l'isola. Incassati i 12mila ducati dai Borbone, Fernandez si ritirò a Gibilterra, lasciando campo libero. L'8 maggio del 1843 Ferdinando II tentò di

mettere in piedi una colonia. Questa volta i pionieri del mare erano guidati da un militare, che il re nominò governatore dell'isola: il capitano di fregata Bernardo Maria Sanvisente, che sbarcò con una comunità di 120 coloni. Dopo la fine del Regno delle Due Sicilie e l'Unità d'Italia anche a Lampedusa fu istituita una colonia penale, nel 1872. L'isola fu poi riconosciuta libero comune nel 1878, con la vicina Linosa come frazione.

lasciare campo libero **laisser le champ libre**

PONZA

PESCATORI E RACCOGLITORI DI CORALLO, CON IL MEDICO GRATIS



Arrivarono soprattutto dall'isola di Ischia e dal paese vesuviano di Torre del Greco. Erano i coloni che, su quell'isola, speravano di trovare una vita migliore. Arrivarono le famiglie Scotti, Migliaccio, Mazzella, cognomi ischitani che si conservano ancora oggi sull'isola pontina, così come l'ibrido dialetto di intonazione napoletana. I coloni di Ferdinando IV, dal 1771, iniziarono con 20 barche trasferite da Ischia, che vendevano il loro pescato a Napoli. Altre 50 arrivarono da Torre del Greco, per

la pesca del corallo, tradizione trapiantata a Ponza. Ferdinando IV fece poi costruire le fortificazioni, affidate al ministro anglo-napoletano Antonio Winspeare e all'architetto Francesco Carpi. A fine Settecento esisteva un regolamento uguale per tutti i coloni. Vi si leggeva che "dovendo rendere abitabili e in stato di coltura le isole deserte e incolte, venivano concessi in enfiteusi [locazione] perpetua i terreni assegnati". A chi non aveva mezzi, si concedeva di pagarsi la costruzione della casa con rate annuali. Ai coloni spettava una parte delle rendite ricavate dallo sfruttamento dei terreni sull'isola. E anche la presenza di un medico condotto obbligato a curarli gratis.

il cognome
le nom de famille

trapiantare
transplanter

la rata
le paiement (par tranches)

spettare a
revenir à

il medico condotto
le médecin municipal

/... a zappare quelle terre ricevute in regalo. Il re scelse allora un'altra strada. Il 28 luglio 1771 firmò un decreto che istituiva le colonie delle isole Tremiti, di Ventotene, di Ustica e di Lampedusa. I coloni sarebbero stati scelti tra chi viveva in povertà o era senza lavoro.

A ogni colono veniva assegnato un terreno dove costruire una casa, insieme con 5 tomoli (circa un ettaro e mezzo) di terra coltivabile. Ognuno riceveva poi strumenti agricoli e un piccolo capitale per 3 anni, per superare le difficoltà dei primi tempi. In qualche caso, come alle Tremiti e a Lampedusa, si insediarono ladri, vagabondi e "gente trista della capitale che resta liberata", come si legge nella *Cronaca civile e militare delle Due Sicilie* di Luigi Del Pozzo (1857).

Nell'editto c'era un "invito a chi vuole portarsi ad abitare nell'isola di Ventotene e colti-

zappare
piocher

scegliere
choisir

insediarsi
s'installer





LIPARI

LA POMICE DA QUI ARRIVAVA FINO IN INGHILTERRA



Documentata fin dal 1680, la pietra pomice di Lipari fu sfruttata a livello industriale con il dominio borbonico, dal 1825. Cioè da quando il marchese Vito Nunziante, che possedeva già una concessione per estrarre zolfo, allume e acido boricco nella vicina Vulcano, ricevette anche l'autorizzazione allo sfrutta-

mento esclusivo delle cave di pomice di Lipari. In pochi anni il prodotto fu esportato fino in Inghilterra, Stati Uniti e Russia. L'attività era così intensa che nel 1855, con atto del ministro della Real Segreteria di Stato, fu imposto il pagamento di un dazio della pomice di 0,06 lire per ogni quintale di pomice bianca destinata al commercio. Le miniere da sempre erano il centro dell'economia dell'isola. Già nella preistoria era fiorente il commercio dell'ossidiana, il tagliantissimo "vetro" di origine vulcanica. Più tardi, nel VI secolo a.C., iniziò anche il commercio della pomice. La pietra si usava per levigare la cartapeccora, dal 1413 al 1433, fu impiegata anche per levigare i marmi della cattedrale di Santa Maria del Fiore, a Firenze.

la pietra
pomice
la pierre
ponce

lo zolfo
le soufre
la cava
la carrière

il dazio
le droit
l'ossidiana
L'obsidienne
(roche volcanique)

levigare
polir
la cartapeccora
Le parchemin

FAVIGNANA

LA TONNARA DI FAVIGNANA, NELLE ISOLE EGADI: QUI NACQUE IL TONNO IN SCATOLA



Fu una delle più floride attività industriali della Sicilia e dell'Italia intera. E l'origine del suo successo risale proprio all'epoca borbonica. Nel 1841 infatti una delle più importanti famiglie del Regno delle Due Sicilie, i Florio, prese in affitto dai Pallavicino di Genova l'antica tonnara. La famiglia Florio portò quell'attività al massimo delle sue potenzialità e inventò persino, alla fine dell'Ottocento, il moderno tonno in scatola. La tonnara qui aveva origini antichissime e risale all'epoca in cui erano gli arabi a dominare sulla Trinacria. Araba è la terminologia specifica del lavoro e l'usanza di cantare per scandire i tempi della mattanza, arabo è il nome del capo dei

mattatori, il "Rais". Ma nel 1874 i Florio ristrutturarono completamente lo stabilimento, che si estendeva su circa 32.000 metri quadrati ed era composto da una serie di grandi ambienti coperti: uffici, magazzini, falegnameria, officine, spogliatoi, stiva, galleria delle macchine, trizzana e malfaraggio (gli "hangar" per il ricovero delle barche), e dalla lunga batteria di forni per la cottura del tonno e, svettanti su tutto, tre alte ciminiere.



florido
florissant

la mattanza
la pêche aux thons

la falegnameria
la menuiserie

lo spogliatoio
le vestiaire

la stiva
la cale

il ricovero
ici, l'entrepôt, l'abri

svettare
dominer

STORIA

IL TESORO DEL DUCE

Roberto Festicazzi / 



Che fine hanno fatto il denaro, gli assegni, l'oro e i gioielli sequestrati a Mussolini e ai gerarchi a Dongo nel 1945? Oggi lo sappiamo.

L'enigma dell'oro di Dongo, il tesoro arrivato con Mussolini nella località dell'alto lago di Como, in Lombardia, dove avvenne l'arresto del Duce, il 27 aprile 1945, è stato in gran parte risolto. Sebbene l'inventario completo dei valori sia stato fatto sparire, e di conseguenza oggi nessuno è in grado di indicare l'entità del "malloppo", della parte nota del tesoro si possono seguire le tracce.

La prima "verità" riguarda il carattere disomogeneo di questa massa di denaro e preziosi. In parte era riconducibile alle dotazioni finanziarie della Repubblica sociale italiana: è questo il caso del "fondo riservato" del ministero dell'Interno. Oltre a ciò, con il convoglio viaggiavano i patrimoni personali (sotto forma di contante) di ministri e alti gerarchi che a Dongo furono uccisi. Infine c'era il denaro dei militari tedeschi che accompagnavano il Duce nella lunga colonna di automezzi fermata dai partigiani.

Non solo. Il tesoro di Dongo comprendeva valuta italiana e svizzera (sterline, pesetas, franchi francesi e svizzeri, dollari), banconote, moneta aurea e assegni. E poi gioielli, preziosi vari e oro.

L'altra verità è che una parte non trascurabile di quel forziere semovente "evaporò" a contatto con la popolazione locale, che dopo l'arresto si diede a una sorta di "assalto alla diligenza".

La spoliazione ebbe inizio quando i gerarchi, per ingraziarsi gli abitanti dei paesi della zona teatro del blocco della colonna, offrirono ingenti somme in cambio di protezione e aiuto per sé e per i propri famigliari. Una montagna d'oro prese il volo così, costituendo la base di considerevoli ricchezze personali che non passarono inosservate. Ci fu persino chi, per investire il maltolto sottraendolo alla svalutazione galoppante, acquistò alberghi sulla riviera romagnola o chi si costruì poi una villa. Uno dei partigiani fu addirittura soprannominato "Sterlina", forse perché aveva investito parte del bottino in traffici con questa valuta.

La restante parte dei valori passò nelle mani del Partito Comunista, che controllava le formazioni partigiane garibaldine, compresa la 52a brigata che aveva catturato il Duce. Si disse, nel Dopoguerra, che quei soldi finanziarono la smobilitazione dei combattenti per la libertà. In realtà, l'allora tesoriere del partito, Alfredo Bonelli, svelò nel 1993 di aver ricevuto un lotto di quel tesoro. I primi di maggio del 1945, ricevette da Pietro Secchia, dirigente comunista, nella sede della direzione del Pci per l'Alta Italia, a Milano, l'ordine di occuparsi di alcuni sacchi di iuta che provenivano da Dongo. Contenevano 30 milioni di lire (quasi un milione di euro di oggi) e circa 36 chili d'oro. Un secondo carico stipato in valigie, per un valore complessivo di almeno 400 milioni di lire dell'epoca (circa 12 milioni e mezzo di euro di oggi) partì da Dongo il 29 aprile, in automobile. Venne portato alla sede del Pci comasco e da lì probabilmente proseguì il viaggio verso Milano, anche se di questo trasferimento mancano le prove.

I 30 milioni e i circa 36 chili d'oro di cui ha parlato Bonelli, giunti a Como, restarono nascosti per una notte in un'abitazione privata. Ne era responsabile Remo Mentasti, fidato valigiaio comunista, e furono aperti alla presenza del capo della Federazione comunista di Como, Dante Gorreri.

I sacchi di iuta, alla fine, arrivarono in via Filodrammatici, a Milano, dove c'era la direzione del partito. Bonelli fece fondere l'oro da un compagno di Valenza (Alessandria) e investì il ricavato della vendita, insieme ai 30 milioni e ad altre somme, in operazioni immobiliari compiute sulla piazza milanese e su quella romana. Nella capitale, dove alla fine del 1945 venne unificata la direzione del partito, il cosiddetto "bottino del Nord" fu impiegato per l'acquisto della tipografia del quotidiano comunista *l'Unità*, di un edificio in via Pavia adibito a foresteria e del palazzo di via delle Botteghe Oscure, destinato a ospitare gli organi centrali del Partito comunista italiano fino agli Anni '90.

sebbene
même si
in grado di
en mesure de
il malloppo
le butin
riconducibile a
imputable à, lié à
la banconota
le billet
de banque
trascurabile
négligeable
il forziere
le coffre
ingraziarsi
s'attirer
les bonnes grâces
ingente
considérable
prendere il volo
s'envoler
il maltolto
le (bien) mal
acquis
il bottino
le butin
il lotto
la partie
la iuta
le jute
stipare
stocker
il valigiaio
le porteur de valise
il ricavato
le produit,
le résultat
adibito
a foresteria
destiné à accueillir
les personnes
venant de
l'extérieur

R.F.



© Autogrill S.p.A

SOSTA IN AUTOGRILL

Giuliana Rotondi / **IS**

Nati negli anni del boom economico sono stati il simbolo della modernizzazione dell'Italia. E della sua eccellente ingegneristica.

Dobbiamo dire grazie a un imprenditore lombardo se nel nostro immaginario non c'è viaggio in automobile senza sosta in autogrill. Erano gli anni del Dopoguerra, l'Italia "voleva fa' l'americana" e gli *auto-grill room*, i punti ristoro a stelle e strisce, avevano un fascino magnetico. Costruirli significava importare modernità e progresso.

Il primo a intuirne il potenziale fu un *self made man* di Cilavegna (Pavia), Mario Pavesi. Uno che nel sangue aveva lo spirito del pioniere e quello del commerciante: chi lo conobbe negli Anni '30 lo ricorda a bordo di una Fiat Balilla mentre girava vendendo dolciumi, liquirizia, biscotti e cioccolatini che gli forniva un pasticcere del suo paese. Poco dopo si tra-



sferì a Novara, dove produsse in proprio i famosi biscotti, i Pavesini. Nel Dopoguerra il salto di qualità: perché non creare un biscottificio per automobilisti? Nascevano gli autogrill. Il primo aprì a Novara nel 1947, il secondo a Brescia. In vent'anni le autostrade della Penisola ne furono invase: ne spuntava uno ogni 40 chilometri. Addio pause pranzo nelle trattorie in mezzo alla campagna. Basta pane e prosciutto avvolto nel tovagliolo dalla moglie previdente: adesso chi attraversava il Bel Paese si fermava in questi punti di ristoro. Entrarci, significava essere moderno, alla moda. Le pubblicità cartonate facevano il resto.

«Situato all'altezza del casello di Novara dell'autostrada Torino-Milano, in prossimità della fabbrica, il punto vendita di Mario Pavesi era composto da un locale bar con una grande nicchia per camino tipo locale paesano, spazi per mostra prodotti dolciari e un pergolato esterno con tavoli e poltroncine», spiega Simone Colafranceschi nel suo libro *Autogrill* (Il Mulino Editore). Il successo fu immediato e proseguì vento in poppa.

Le politiche governative nel 1952 avevano approvato, infatti, il cosiddetto Progetto Aldisio (dal nome del ministro dei Lavori pubblici). Prevedeva la costruzione di nuove autostrade e



l'ampliamento di quelle esistenti in nome della modernizzazione. Lungo la strada, accanto ai punti di ristoro, spuntarono distributori Esso e Agip. E il cane a sei zampe, simbolo di Agip, si fece conoscere come il "*fedele amico dell'uomo a quattro ruote*". L'Italia rialzava la testa e lo faceva nel segno dell'industrializzazione e della cementificazione. Nel 1956 alla presenza del presidente del Consiglio Fanfani s'inauguravano così i lavori per l'Autostrada del Sole: 7 anni dopo il Nord e il Sud del Paese erano collegati.

▲ Interno circolare dell'autogrill di Ronco Scrivia, in Liguria.

◀ Autogrill Pavesi sull'Autostrada del Sole. Sotto Mario Pavesi.

▼ Autogrill di Lainate, in Lombardia.

la sosta
l'arrêt

il ristoro
la restauration

la striscia
la bande

il dolcume
la confiserie

la liquirizia
la réglisse

in proprio
à son compte

il biscottificio
la biscuiterie

avvolgere
envelopper

il tovagliolo
la serviette de table

la pubblicità
cartonata
l'affiche

il casello
le péage

accanto a
à côté de

la zampa
la patte

la cementificazione
le bétonnage



► Autogrill Motta, a Cantagallo, in Toscana. Sotto, sosta in famiglia in un autogrill, pubblicità Pavesi.

▼ Autogrill a ponte di Fiorenzuola D'Arda, in Emilia-Romagna.

Nonostante i tassi annuali di crescita dell'Italia superassero il 5%, vi era ancora un contrasto stridente tra l'Italia che rialzava la testa e "il nuovo" che avanzava. Solo un appartamento su 10 aveva il bagno e meno della metà l'acqua corrente. Eppure, «a Lainate e Ronco Scrivia un salone di circa 260 mq a forma circolare, con pareti interamente vetrate, accoglieva i clienti in viaggio», scrive ancora Colafranceschi. «Una griglia strutturale composta da tre arcate conteneva e sovrastava l'edificio, innalzando il marchio Pavesi a 51 metri d'altezza.»

Per realizzare queste cattedrali di cemento gli architetti guardavano all'America. Angelo Bianchetti era uno di loro. Nel 1959 attraversò l'oceano e al ritorno annunciò con toni trionfalistici sulla rivista *Quattroruote* che gli italiani "presto potranno viaggiare in condizioni quasi americane riproducendo la formula dei bar-ristoranti disseminati lungo le strade di quel Paese modello". La promessa fu rispettata.

A Fiorenzuola D'Arda (Piacenza) lo stesso anno fu costruito il primo autogrill a ponte d'Europa, in acciaio e cristallo. Il pranzo veniva

servito con vista autostrada. Non proprio un paesaggio bucolico, ma allora era quella la modernità. E sentirsi moderni piaceva a tutti. Poco importava che i critici descrivessero questi spazi come luoghi di alienazione consumistica. E che nelle radio scalasse le classifiche il "pioniere verde" Celentano, con *Il ragazzo della via Gluck*. Il Paese correva a 100 all'ora verso il progresso e gli autogrill ne erano l'emblema. Un'indagine degli Anni '60 fatta su oltre 4.000 clienti del Nord Italia rivelava che a fare una sosta in questi luoghi erano soprattutto automobilisti in viaggio per lavoro, professionisti che utilizzavano l'autostrada due o tre volte alla settimana per spostamenti di lavoro. Meno di un terzo era in viaggio per turismo, solo un decimo con bambini.

A mezzogiorno potevano trovare acqua minerale, burro, crackers, "soda Pavesi", *consommé* in tazza con crostini, mezzo pollo, contorno misto e dessert a scelta. Il tutto per un prezzo che si aggirava tra le 750 e le 950 lire (dagli 8 ai 10 euro). «Certo gli autogrill non sono grandi magazzini, però anche in autostra-

superare
dépasser

il bagno
la salle de bain

sovrastare
surmonter

scalare
gravir

l'indagine
l'enquête

lo spostamento
le déplacement

mezzogiorno
midi

il contorno
l'accompagnement

aggirarsi
se situer, s'élever



© Archivio Arch. J.J. Bianchetti



il cestino

le panier

recarsi

aller, se rendre

il cartello

le panneau

l'addetto

l'employé

al posto di

au lieu de

la comitiva

le groupe

alla volta di

à destination de

il crocevia

le carrefour

rubare

voler

danneggiare

causer des dégâts,
nuire

mutare il pelo

changer, muer

da si compra all'americana e si ricorre al self service nella ristorazione e nei market annessi ai locali: “riempite il cestino da soli e recatevi alle casse”, recitava un cartello», scrive Colafranceschi. In anni in cui gli esercizi commerciali con meno di due addetti sono oltre l'80% del totale, è una rivoluzione copernicana.

La crescita del Paese non poteva però essere infinita. Gli Anni '70 furono quelli della crisi e dell'austerità. Il prezzo del petrolio salì alle stelle e (per citare ancora Celentano) iniziava la “svalutescion” (in italiano “svalutazione”). Dopo anni di partecipazioni statali, i marchi Motta, Alemagna e Autogrill si fusero e si privatizzarono. La Rustichella, il Camogli e il Capri si imposero al posto delle tavole apparecchiate come al ristorante, mentre gli autogrill divennero sempre più simili a supermercati. O a luoghi di appuntamento per comitive: “Ci si vede al Cantagallo (l'autogrill vicino Bologna, ndr), era la frase che dicevano tutti”, ha raccontato il giornalista Marco Imarisio sul *Corriere della Sera*. “Da qui partivano le comitive della Cgil (Confederazione Generale Italiana del Lavoro) alla volta di Roma, questo è l'eterno punto di raccolta, dall'Unione dei pensionati ai naziskin. Il crocevia di tante Italie diverse, compresa quella degli ultras, che nell'ultimo decennio

hanno rubato e danneggiato per qualcosa come due milioni di euro”.

L'Italia che sognava l'America aveva “mutato il pelo”. Ed era entrata finalmente nella modernità, quella vera, con tutte le sue contraddizioni.

G.R.

**750** lire

(quasi 9 euro di oggi), il costo di un pranzo completo in autogrill nel 1959.

19

le stazioni di servizio sulle autostrade nel 1960: di Agip, Shell, Esso, Purfina, Kendall e Bp.

25

milioni di spostamenti di residenza da un comune all'altro tra il 1955 e il 1970.

UN QUADRO DEL CARAVAGGIO MAI RITROVATO

La cercano dal 1969, ma la *Natività* di Caravaggio resta il caso aperto più clamoroso nella storia dei furti d'arte.

Federica Ceccherini / **ES**



Questa storia comincia in una notte buia e tempestosa di 46 anni fa, nell'ottobre del 1969. È un lugubre venerdì 17, con lampi, fulmini e un diluvio che non permette di vedere a un palmo dal naso. Palermo è deserta. I ladri agiscono indisturbati, non si sa bene con quali complicità, forse su commissione di un collezionista senza scrupoli o di qualche boss mafioso. Oppure si tratta solo di ladruncoli che sperano di arricchirsi con una delle tele più famose di Michelangelo Merisi da Caravaggio: la *Natività coi santi Lorenzo e Francesco d'Assisi*. Un dipinto che si trova sopra l'altare dell'Oratorio di San Lorenzo dal 1609. Il giorno successivo, il 18 ottobre, nel primo pomeriggio le custodi, le sorelle Gelfo, oltrepassano la soglia della chiesa e rimangono agghiacciate: la grande tela (quasi 3m x 2m) è scomparsa. Volatilizzata. A questo punto deve essere rintracciato il direttore dell'Oratorio, poi il Sovrintendente che si trovava fuori Palermo (all'epoca non c'erano i cellulari) e così si perde tempo prezioso. Le forze dell'ordine vengono, infatti, allertate solo dopo 12 ore, dando un notevole vantaggio ai ladri.

Anche se l'ipotesi del "venerdì 17" – giorno ritenuto particolarmente sfortunato in Italia – è suggestiva, in realtà non si sa con certezza quando il quadro sia stato trafugato, poiché la chiesa veniva aperta dalle custodi una volta a settimana, per la messa.

In tutti questi anni le indagini per il ritrovamento della preziosa tela si sono svolte a più



◀ Pagina di sinistra, la tela rubata: la *Natività coi santi Lorenzo e Francesco d'Assisi*.

◀ L'Oratorio di San Lorenzo a Palermo, luogo in cui si trovava la tela, da dicembre 2015 sostituita con una coppia realizzata con alte tecnologie.

Un giornalista inglese si infiltrò nel mercato nero dell'arte per ritrovare la *Natività*.
Che forse è finita sotto le macerie del terremoto in Irpinia del 1980.

riprese, legando il furto anche a importanti vicende storiche del nostro Paese: ora la guerra di mafia dei corleonesi nella Palermo degli Anni '70, ora il terremoto in Irpinia del 1980, e perfino la spinosa questione della trattativa Statomafia e del "papello" degli Anni '90 [documento in riferimento all'accordo tra elementi di "Cosa nostra" e pubblici ufficiali dello Stato italiano, *ndr*]. Della preziosa tela di Caravaggio si sono occupati giornalisti, critici d'arte, infiltrati della polizia; ne hanno parlato nei processi alcuni pentiti di mafia, tra cui Francesco Marino Mannoia e Gaspare Spatuzza.

La *Natività* fu dipinta nel 1609 negli ultimi avventurosi mesi della vita di Caravaggio, fuggiasco, condannato a morte e ricercato dalla polizia (ma un'altra ipotesi la vuole dipinta nel 1600). E da allora è sempre stata lì, sopra l'altare dell'Oratorio palermitano.

La prima pista battuta dalla polizia fu quella del furto su commissione per il mercato nero. Il giornalista Mauro De Mauro scrisse pochi giorni dopo il furto sul quotidiano

palermitano *L'Ora*: "*I tagli presumibilmente verranno effettuati dai vandalici ladri per collocare, separatamente, il volto deliziosamente illuminato della Madonna, l'angelo e le testine dei due Santi in adorazione. Le indagini, val la pena ripeterlo, sono oltremodo difficili perché l'ambiente dal quale presumibilmente provengono gli esecutori materiali del furto è vastissimo: qualsiasi giovinastro in pratica può essere stato assoldato per l'occasione*".

Nei mesi successivi, però, nella città siciliana inizia una nuova sanguinosa guerra di mafia che porterà i corleonesi al vertice di Cosa Nostra. Lo stesso De Mauro sparì la sera del 16 settembre del 1970 (forse rapito da Cosa Nostra) e di lui si persero le tracce per sempre. In questo clima inevitabilmente le indagini per la tela rallentano.

Negli Anni '80 la pista del furto su commissione venne messa in dubbio da diversi critici d'arte. Quale collezionista sarebbe mai disposto a rischiare pur di avere nel suo salotto una tela ricercata in tutto il mondo? I ladri

buio

sombre

tempestoso

orangeux

il lampo

l'éclair

il fulmine

la foudre

non vedere

a un palmo

dal naso

ne pas voir plus loin

que le bout

de son nez

il ladruncolo

le petit voleur

la custode

la gardienne

oltrepassare

dépasser, franchir

agghiacciato

tétanisé, horrifié

rintracciare

joindre (quelqu'un)

trafugato

volé

ora... ora

tantôt... tantôt

la trattativa

la négociation

il fuggiasco

le fugitif

il giovinastro

le jeune

assoldato

engagé

NAPOLÉON, UN FIEFFÉ VOLEUR

Après sa campagne d'Italie victorieuse de 1796-97 et son accession au titre d'empereur, Bonaparte fit transférer en France de nombreux trésors artistiques italiens cédés légalement en tant qu'indemnités de guerre, faisant ainsi du Louvre le musée le plus richement doté au monde. D'après une estimation de 1815, 5 233 œuvres, dont des tableaux, des sculptures (y compris les chevaux de la Basilique Saint Marc de Venise et

le *Laocoonte* du Vatican, qui furent par la suite restitués), des manuscrits (dont ceux de Léonard de Vinci), furent emportés. Un grand nombre de tableaux retrouvèrent leur pays d'origine après la Restauration en 1815, mais aujourd'hui encore de nombreuses toiles sont au Louvre. Précision, la Joconde ne fut pas volée, comme beaucoup le pensent, mais apportée en France par Léonard de Vinci lui-même.

Quelques chefs-d'œuvre emportés par Napoléon : *Les Noces de Cana* de Veronese, 1564, copie dans le réfectoire du monastère San Giorgio Maggiore à Venise, lieu d'origine de l'œuvre ; *Saint François d'Assise recevant les stigmates* de Giotto, 1295, prélevé à Pise ; *La Vierge de la Victoire* de Mantegna, 1496, prélevé à Mantoue ; Le *Triomphe de Job* de Guido Reni, vers 1600, prélevé à Bologne ; *Maestà* de Cimabue, 1280, prélevé à Pise.

Tra le ipotesi sulla tela di Caravaggio, che sia stata gettata in un fiume, sepolta o rosicchiata dai topi.

► Periodico italiano *L'Orà*, che fa allusione al furto della tela la *Natività*.

il rubagalline
le voleur de poules
l'ambiente
le milieu
il terremoto
le tremblement de terre
instillare il dubbio
susciter le doute
scatenare
provoquer, déclencher
la strage
le massacre
l'ammorbidente
l'assouplissement

scontato
évident
il picciotto
l'homme de main
in proprio
à son compte
all'insaputa
à l'insu
arrotolare
enrouler
rosicchiare
ronger
il topo
le rat
latitante
en fuite



sono dei rubagalline convinti di poter vendere il quadro a cifre astronomiche. Ma chi compra un quadro senza documenti di autenticità, di fatto clandestino?

Per rispondere a queste domande un giornalista inglese, Peter Watson del *Sunday Times*, nel 1980 si infiltrò negli ambienti del mercato nero dell'arte. Con i consigli di Rodolfo Siviero, che fu ministro, nel 1946, preposto al recupero di opere d'arte italiane perse durante la guerra (ne recuperò circa duemila trafugate dai nazisti), Watson riuscì a contattare le persone giuste. Gli offrirono di tutto, da Van Gogh a Modigliani a Renoir. Ma del Caravaggio nemmeno l'ombra. Finché un

misterioso mercante napoletano gli propose un incontro con i ladri della *Natività*. L'appuntamento fu fissato per il 24 novembre 1980 a Laviano, nella provincia di Salerno, in Campania, ma nella notte in Irpinia avvenne il terremoto che causò circa 3mila morti e la distruzione d'interi paesi, tra cui Laviano. Ladri e tela erano forse persi per sempre.

Il giornalista raccontò la sua storia solo nel 1984 nel libro *The Caravaggio conspiracy* (edizioni Doubleday), instillando il dubbio che l'opera potesse essere ancora a Laviano. Carabinieri e cittadini si misero così alla ricerca della tela, la notizia scatenò una vera e propria caccia al tesoro. Ma senza risultati.

Negli Anni '90 cominciò a prendere piede la pista mafiosa. Nel 1995, nel processo all'ex Presidente del Consiglio Giulio Andreotti, qualcuno fece il nome di Caravaggio. Era il mafioso Francesco Marino Mannoia, collaboratore di giustizia. Il dipinto, secondo il pentito, sarebbe stato fatto a pezzi e gettato nel fiume Oreto, a Palermo. Mistero risolto? Neanche per sogno, in realtà il pentito si confondeva con un altro dipinto, la *Natività* di Vincenzo da Pavia, rubata poco dopo quella del Caravaggio.

Nel 1998 durante il processo per le stragi del 1993, il boss di Cosa Nostra Giovanni Brusca parlò di un "papello" ("conto da pagare", "elenco di richieste") in cui Cosa Nostra chiedeva allo Stato un ammorbidente del 41 bis, il carcere duro per i mafiosi [massimo isolamento, stretta sorveglianza, solo una telefonata al mese esclusivamente ai familiari più stretti etc, ndr], in cambio della fine delle stragi. Nella trattativa con lo Stato sarebbe rientrata, secondo Brusca, anche la restituzione da parte della mafia di quadri rubati, tra cui forse (ma non è scontato) la *Natività*.

Nel 2001 un altro colpo di scena coinvolge un uomo d'onore appartenente alla famiglia dei Bontate. Avrebbe visto quel quadro con i suoi occhi e ci avrebbe anche passeggiato sopra la notte stessa del furto. La tela sarebbe stata rubata da alcuni picciotti che agivano in proprio, all'insaputa della mafia, e di cui l'uomo era casualmente ospite. Da quel momento i boss mafiosi si passarono l'un l'altro il quadro, diventato simbolo di potere e d'impunità. Finché arrivò nelle mani di Gerardo Alberti, trafficante di droga, e lì rimase. Quando il boss fu arrestato, nel 1981, secondo un altro collaboratore di giustizia, la tela arrotolata fu seppellita dentro una cassa di ferro insieme a soldi e droga.

Nel 2009, altro pentito di mafia e altro "destino presunto" per la tela. Gaspare Spatuzza afferma che negli Anni '80 fu affidata alla famiglia dei Pullarà e poi abbandonata in una stalla. Rosicchiata dai topi è stata poi bruciata.

L'enigma della tela, come gli altri misteri d'Italia con cui si è intrecciata la nostra storia degli ultimi decenni, è ancora senza una soluzione. E tuttora il quadro di Caravaggio è "latitante", ricercato in tutto il mondo. Come un boss mafioso.

F.C.

QUELQUES ŒUVRES VOLÉES

LA NATIVITÉ AVEC SAINT FRANÇOIS ET SAINT LAURENT

Le Caravage, 1609.

Volé en 1969 dans l'Oratoire San Lorenzo à Palermo.

Valeur estimée : 30 millions d'euros.

Cette œuvre, jamais retrouvée, a été remplacée en décembre 2015 sur son lieu d'origine par une copie.



LA MADONE AUX FUSEAUX

Léonard de Vinci, 1501.

Volé en 2003, et retrouvé en 2007.

Valeur estimée : 35 à 45 millions d'euros.

D'après les images de vidéo surveillance, quatre personnes furent impliquées dans le vol de ce tableau – en plein jour et en présence de nombreux touristes – qui faisait partie d'une collection privée abritée dans le château de Drumlanrig, dans le sud-ouest de l'Ecosse. Faisant partie des dix œuvres les plus recherchées au monde, cette toile fut retrouvée en 2007 par la police de Glasgow.



AUTO PORTRAIT

Jacopo Robusti, dit Tintoret, vers 1588.

Volé le 30 juillet 2012 et retrouvé le 2 août 2012.

Valeur inestimable.

En 2012, une grande exposition organisée à Asunción au Paraguay attire l'attention de malfaiteurs qui projettent de voler quelques œuvres. Rien n'est laissé au hasard. Sous un faux nom, ils louent une boutique à quelques pas du musée et, en l'espace de deux mois, ils creusent un tunnel jusqu'au musée. Ce coup, digne d'Arsène Lupin, leur a permis de dérober, en toute tranquillité, cinq chefs-d'œuvre européens qui se trouvaient dans le pays pour une courte période.



LA VIERGE, SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE ET GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

Giovanni Francesco Barbieri, dit le Guerchin, 1630.

Volé en 2014 dans l'église San Vincenzo à Modène, jamais retrouvé.

Valeur estimée : 5 à 6 millions d'euros.

C'est le prêtre de l'église qui, le 13 août 2014, s'est rendu compte de la disparition de cette toile de très grandes dimensions, 2,93 m sur 1,84 m. Une polémique sur les modalités de surveillance éclata car, quelques jours auparavant, divers objets et des tableaux sans grande valeur avaient déjà été volés. Des mesures avaient bien été prises mais, de toute évidence, pas suffisamment. Aujourd'hui encore, nulle trace du tableau.



E L'ITALIA COMINCIÒ A VOLARE

Giuliana Rotondi / **ES**

Sessantacinque anni fa, la prima edizione del Festival di Sanremo. Debuttò nel casinò della città, tra i tavolini di un bar e l'andirivieni dei camerieri.

Qualcuno l'ha definito la "grande evasione", la "colonna sonora" di un'Italia che si affacciava spensierata alla modernità, con il sole in fronte e la voglia di cantare. Il Festival di Sanremo compie 65 anni, ma la sua età dell'oro furono gli esordi. Furono quelli gli anni che l'hanno reso evento nazionale-popolare amato e criticato, ma quasi sempre seguito. E anche se le sue canzoni non sono state l'avanguardia musicale, hanno però avuto il merito di interpretare una nazione in trasformazione. Un'Italia in crisi d'identità, anche sonora: con un orecchio rivolto ai melodici e al melodramma e l'altro allo swing e al jazz d'oltreoceano. Sempre con un punto fermo: non voler "fa' l'americano". Secondo lo storico Giovanni De Luna, anzi, Sanremo "stava con un'Italia familistica, contadina, segnata da quadri mentali che appartenevano a una cultura più ottocentesca che novecentesca, un'Italia in cui le continuità col fascismo erano molto più forti che non le rottture". In effetti, i primi a salire su quel palco non furono proprio dei rivoluzionari, ma gli stessi che anni prima avevano cantato *Faccetta nera* e *O mia bela Madunina*.

La prima edizione si svolse nel 1951, nel Salone delle feste del casinò municipale di

Sanremo. In sala il pubblico era seduto intorno a tavolini da vecchio *café chantant*. Mentre i cantanti in gara si esibivano, si mangiava tra l'andirivieni dei camerieri. «Il pubblico era scarso, tanto che fu necessario trovare delle persone da sistemare nei tavolini rimasti vuoti nella grande sala», spiega Leonardo Campus nel suo libro *Non solo canzonette* (Le Monnier Editore). «Questo non tanto per il prezzo (500 lire non era una cifra impossibile), ma per il fatto che fino a quel momento il pubblico del casinò era abituato a manifestazioni di maggior livello cul-

l'andirivieni
le va-et-vient
spensierato
insouciant
gli esordi
le début
il punto fermo
ici, le principe
la rottura
la rupture
in gara
en compétition
scarso
rare



◀ Claudio Villa e Nilla Pizzi durante il Festival della Canzone di Sanremo, 1958.

▶ Nilla Pizzi canta *Grazie dei fiori* nella prima edizione del Festival, 1951.



stracciare
ici, battre

inneggiare a
célébrer

il bagarino
le billet sur
le marché noir

sottobanco
sous la table, au noir

l'imbroglione
le tricheur

lo scantinato
le sous-sol

dare il via
lancer

il palco
la scène

il ritornello
le refrain

la svolta
le tournant

il reddito
le revenu

dimenarsi
se trémousser,
se démenner

turale». A vincere la gara fu la moglie di un muratore, Nilla Pizzi, che stracciò tutti con la canzone *Grazie dei fiori*. Sarà sempre lei, negli anni successivi, a far cantare gli italiani con *Vola colomba*, e fare una critica sociale con *Papaveri e papere* in cui alcuni videro una satira contro i potenti democristiani e a inneggiare alla speranza con la canzone *Una donna prega*.

Nel 1953, a due anni dal debutto, qualcosa a Sanremo inizia a cambiare: spariscono i tavolini della sala e si entra solo per inviti. I bagarini pare ne vendessero sottobanco alcuni all'esorbitante cifra di 10.000 lire (circa 130 euro di oggi). La stampa s'interessò al fenomeno che nel frattempo vedeva aumentare il numero dei concorrenti. Alle votazioni finali, a sfidarsi erano canzoni patriottiche come *Vecchio scarponne* oppure sentimentali; secondo le analisi di allora, i voti provenienti dal Sud premiavano le seconde, ma siccome in Italia i complottisti come gli imbroglioni anche allora non mancavano, iniziarono a circolare voci maligne: chi vota quelle canzoni? La giuria non sarà corrotta? S'ipotizzò, addirittura, che le telefonate arrivassero dagli scantinati del casinò stesso di Sanremo. Non era vero, ma confermò un dato di fatto: Sanremo stava diventando Sanremo. Amato, contestato, discusso:

era ormai pronto per essere trasmesso in diretta televisiva. Correva l'anno 1954.

Il mondo di allora era diviso in due, Stalin era morto da qualche mese e a Cuba un gruppo di ribelli, guidato da Fidel Castro, assaliva la caserma della Moncada dando il via alla rivoluzione. C'era chi temeva una nuova guerra mondiale mentre il nostro Paese, diviso tra i bianchi, rossi e neri, mandava al governo il superpoliziotto Mario Scelba [presidente del Consiglio dei ministri dal 1954 al 1955]. Ma tutto questo sui palchi di Sanremo non arrivava. Qui si confrontavano in diretta nazionale Giovanni D'Anzi con *Canzoni alla sbarra*, (l'autore del famoso canto *Oh mia bela Madunina* scritto nel 1934) ma anche Totò, come autore della canzone *Con te*, e Gino Latilla, che stracciò tutti con la sua *Tutte le mamme*, un'ode al mestiere di madre "fatto di sogni, rinunce ed amor".

A cambiare le carte in tavola arrivò Mister Volare, il nome con cui ribattezzarono oltreoceano Domenico Modugno. Dal palco del Festival nel 1958 intonò una delle sue canzoni più celebri:

◀ Sanremo 1954, vince la canzone *Tutte le mamme* di Gino Latilla e Giorgio Consolini.

▼ 1958, la ottava edizione del Festival vede il trionfo di *Nel blu dipinto di blu* di Domenico Modugno, autore e interprete.



Nel blu dipinto di blu (poi nota come “Volare” per via del celebre ritornello). Sembrava un redentore: cantava a braccia aperte e la sua melodia era liberatoria, ottimistica, energizzante. Anni dopo, sembrerà un anticipo del boom economico. Di sicuro accompagnò la svolta degli Anni ‘50, quando il nostro Paese girò pagina, perdendosi nel blu dipinto di blu del nuovo benessere. Il testo di questa canzone di certo registrava un fatto: l’Italia aveva davvero iniziato a volare. Il Paese cominciò a crescere del 5,8% all’anno. Il reddito degli italiani era raddoppiato, i costumi rivoluzionati [vedi numero precedente *RADICI* n°82, ndr]. *Nel blu dipinto di blu* fu un punto di rottura anche musicale e l’inizio di una nuova era per la canzone italiana, influenzata dal rock e dallo swing.

A confermarlo, nel anno 1961, l’arrivo sul palco di un giovane che si dimenava al grido di *24 mila baci*. Anagraficamente poteva essere il figlio ribelle di Nilla Pizzi. Invece si chiamava Adriano Celentano e portava in scena la modernità. Sembrava dire “ciao” all’Italiotta

▼ La sera del 26 gennaio 1961, il rock and roll arriva ufficialmente sul palcoscenico del Festival di Sanremo con la canzone *24 mila baci* interpretata da Adriano Celentano.



Anni musicali memorabili

1951

Inizia il Festival di Sanremo. Alla prima edizione partecipano solo 4 concorrenti.

1955

Per la prima volta il Festival è trasmesso in diretta televisiva.

1958

Prima diretta in Eurovisione. Modugno trionfa con *Nel blu dipinto di blu*. L’anno dopo si impone con *Piove*, nel 1962 con *Addio addio* (con Claudio Villa) e nel 1966 con *Dio, come ti amo*.

1964

Bobby Solo si presenta con *Una lacrima sul viso* e inaugura il primo playback ufficiale, mimando le parole con la bocca. Si dice avesse una forte laringite che gli impediva di cantare.

1967

Luigi Tenco partecipa con la canzone *Ciao amore, ciao* insieme alla sua compagna Dalida ma il brano viene eliminato. Per la delusione si suicida nella sua stanza d’albergo.

1973

Il Festival è ripreso con telecamere a colori. Lo vedranno però solo fuori dall’Italia. Nel nostro Paese si continuerà a vedere in bianco e nero fino al 1977, quando arriveranno sul mercato degli apparecchi televisivi capaci di ricevere il segnale a colori.

1977

Il Festival cambia sede e si sposta dal Casinò al Teatro Ariston. La sede è già conosciuta perché, oltre al Festival della canzone, qui si tengono ogni anno il Premio Tenco e il Premio Oscar Tv.

1980

Il Festival è presentato da Claudio Cecchetto affiancato da Roberto Benigni e da Olimpia Carlisi. L’edizione è ricordata soprattutto per lo scandaloso bacio di 45 secondi tra Benigni e la bella attrice toscana.

1986

Per la prima volta è una donna a condurre il Festival: Loretta Goggi.

1987

La cantante Patsy Kensit indossa un vestito malizioso: durante la performance una spallina cede e le si scopre il seno. La notizia occupa i giornali di gossip per giorni. L’edizione sarà vinta dalla canzone *Si può dare di più* di Gianni Morandi, Enrico Ruggeri, Umberto Tozzi.

1992

Durante la prima serata, Mario Appignani, meglio conosciuto con il soprannome di Cavallo Pazzo, irrompe sul palco dell’Ariston gridando: “Questo Festival è truccato, lo vince Fausto Leali”. Il pronostico si rivelò però infondato: Leali infatti non si classificò.

1995

Con 16.845.000 spettatori, questa fu l’edizione più vista. A presentarla Pippo Baudo con Anna Falchi e Claudia Koll. La gara canora fu vinta da Giorgia con *Come saprei*.

2010

Morgan è in gara con la canzone *La sera* ma viene espulso dopo un’intervista in cui dichiarava: “*La droga apre i sensi a chi li ha già sviluppati, e li chiude agli altri. Io non uso la cocaina per lo sballo, a me lo sballo non interessa. La uso come antidepressivo*”.

2012

Belén Rodríguez fa parlare di sé indossando un vestito firmato Flavio Puglisi, stilista lanciato da Dolce&Gabbana, e mostrando il tatuaggio di una farfallina sulla zona inguinale.

2013

È la prima volta di Fabio Fazio e Luciana Littizzetto. Mediocre festival che lo si ricorda per il comico Maurizio Crozza subissato di fischi durante il suo sketch che aveva come bersaglio Silvio Berlusconi.

2014

Seconda conduzione consecutiva della kermesse per Fazio e Littizzetto. L’ultima serata è stata invece la meno vista di sempre tra tutte le serate finali del Festival.



il brano
le morceau

condurre
présenter

la gara canora
la compétition de chant

lo sballo
le trip, la défonce



▲ Sanremo 1961,
Mina canta
Mille bolle blu.
Little Tony.
Lucio Dalla,
Sanremo 1971.

► Luigi Tenco,
Sanremo 1967,
canta *Ciao amore ciao*.

farsi le ossa
faire ses preuves
i capelli cotonati
les cheveux volumineux
classe 1941
né en 1941
il ciuffo
la mèche
tutt'altro
bien au contraire
la strage
le massacre
spalancare
ouvrir grand
insanabile
insurmontable
non esserne immune
ne pas y échapper
scioperare
faire grève
da allora
depuis

dei telefoni bianchi [sottogenere cinematografico della commedia in voga in Italia tra il 1936 e il 1943; il telefono bianco era simbolo del benessere sociale, ndr], figlia di un Paese che fu fascista e rimaneva conservatore. Ora arrivava il rock and roll. E con lui una nuova categoria sociale, fino a quel momento poco considerata: i giovani.

Gli Anni '60 furono dominati da una generazione che nel decennio precedente si era fatta le ossa e voleva nuove regole. Anche a Sanremo. Alcuni erano "cantautori". Altri "urlatori". Tutti entreranno nel mito.

Una era una ragazza di Busto Arsizio, in Lombardia, con i capelli cotonati: nel 1961 Mina intonava *Mille bolle blu*. Un altro era un "diavolo", classe 1941. Aveva un ciuffo alla Elvis e un nome americano che mascherava le sue origini umbre: Little Tony, vero nome Antonio Ciacci. Con lui Lucio Dalla, che aveva appena fondato un gruppo in salsa bolognese: gli Idoli. E Luigi Tenco, che nel 1967 andò a Sanremo con la sua *Ciao amore ciao*. L'esperienza fu tragica: "Io ho voluto bene al pubblico italiano e gli ho dedicato inutilmente cinque anni della mia vita", scrisse dopo l'eliminazione della sua canzone. "Faccio questo non perché sono stanco della vita (tutt'altro) ma come atto di protesta contro un pubblico che manda io tu e le rose in finale e ad una commissione che seleziona La

rivoluzione". Si suicidò il 27 gennaio, in una camera d'albergo di Sanremo.

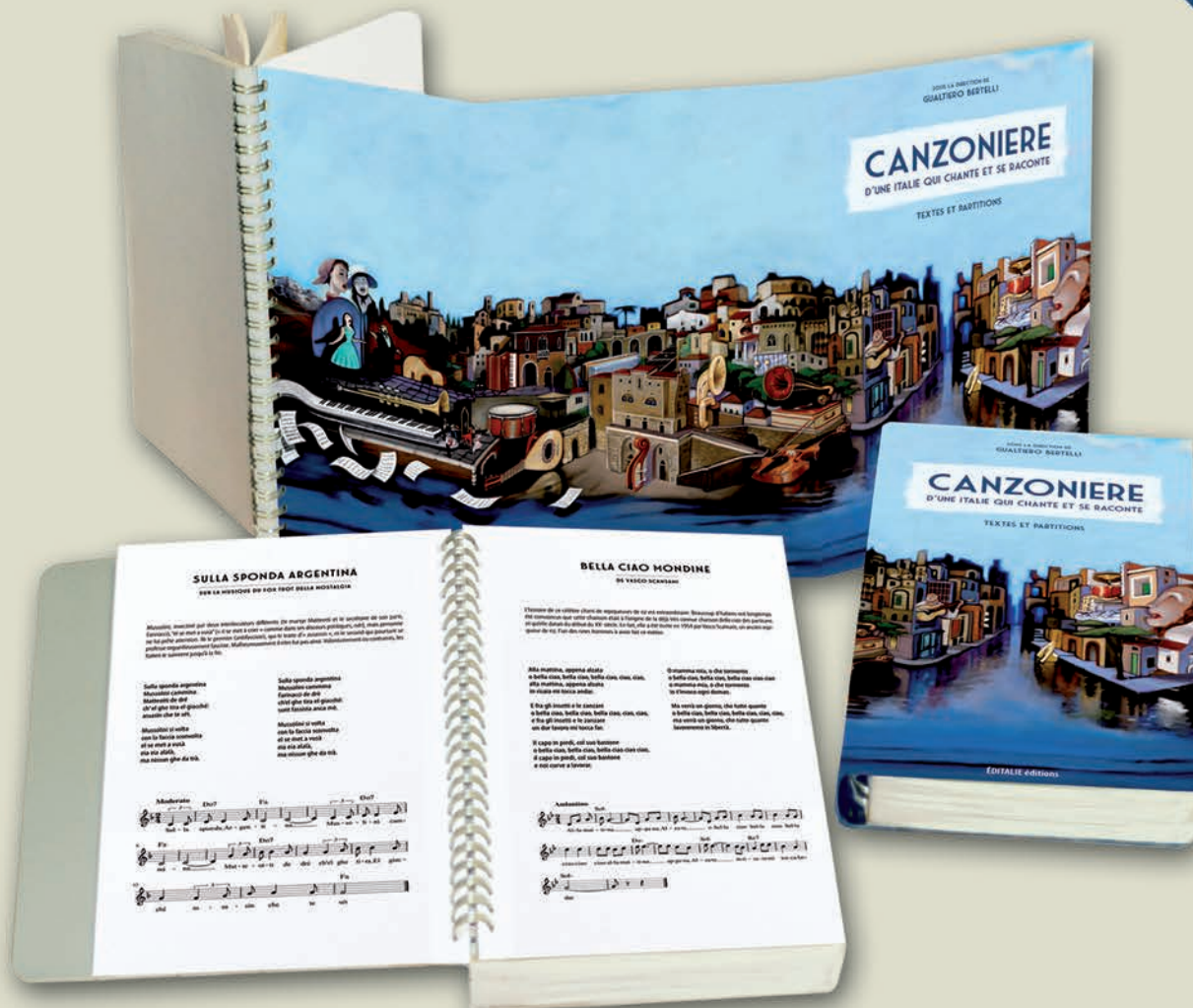
Due anni dopo a Milano la strage di piazza Fontana sveglia l'Italia dal sogno. E spalanca le porte agli "anni di piombo". Il lavoro diventa il terreno di scontro dei conflitti ideologici insanabili. Il Festival della canzone non ne è immune: mentre nel Paese si discute dello statuto dei lavoratori (votato nel maggio del 1969), Celentano canta "È il caos nella città / Non so più cosa far! / Se non sciopero mi picchiano / Se sciopero mia moglie dice / "Chi non lavora non fa l'amore! Dammi l'aumento signor padrone".

C'è da chiedersi cosa sia cambiato da allora!

G.R.



NOUVEAUTÉ



CANZONIERE

D'UNE ITALIE QUI CHANTE ET SE RACONTE

SOUS LA DIRECTION DE GUALTIERO BERTELLI

ÉDITALIE éditions

287 CHANTS ACCOMPAGNÉS DE PARTITIONS

528 PAGES - RELIURE SPIRALE
COUVERTURE ENVELOPPANTE À 6 VOILETS
PRIX PUBLIC 25 € + 5 € DE FRAIS DE PORT

VOIR BULLETIN DE COMMANDE PAGE 66

www.radici-press.net - Tél. 05 62 17 50 37

Chi l'ha detto?

La matematica non è un'opinione

La frase è attribuita al politico Bernardino Grimaldi (1839-1897). Ministro delle Finanze nel 1879, dovette affrontare la questione dell'abolizione della tassa sul macinato, promessa dal presidente del Consiglio, Agostino Depretis. L'imposta, che colpiva i più poveri, era una fonte fondamentale per l'erario. Grimaldi sostenne in parlamento che l'imposta non poteva essere abolita senza nuove entrate fiscali. La frase che pronunciò fu "*L'aritmetica non è un'opinione*", che poi entrò nell'uso nella versione oggi più nota.

la tassa sul macinato
l'impôt sur la farine

l'imposta
l'impôt

colpire
frapper

la fonte
la source

l'erario
le Trésor public



Domande & risposte

Chi ha inventato il libro tascabile? Domanda posta da Luigi Sardi

L'antenato del libro tascabile è il cosiddetto "libro da bisaccia", piccolo e spartano testo a contenuto prevalentemente devozionale, imitazione da poco dei ben più nobili e ingombranti codici antichi. Era comunque poco diffuso poiché era scritto a mano

e quindi costoso. Una maggiore fruizione del libro si ebbe infatti solo dopo l'invenzione della stampa a caratteri mobili (1455), quando produrre libri in serie divenne più economico. Il primo libro in versione economica, di buona fattura e a un prezzo abbordabile, uscì dalla tipografia del veneziano Aldo Manuzio che, nel 1501, pubblicò le *Bucoliche* di Virgilio in formato 32° (cioè alte 10 cm), e nel quale fu usato, per la prima volta, il carattere corsivo. Sempre nel XVI secolo si diffusero libri a basso costo in Germania (il *Volksbuch*), in Francia (la collana *Bibliothèque bleue*) e in Inghilterra (i *chapbooks* venduti dagli ambulanti). I veri tascabili debuttarono proprio in Inghilterra nel 1935, quando la casa editrice Penguin lanciò i *paperbacks* (libri piccoli e con la copertina flessibile). In Italia dal 1949 la Rizzoli lanciò la collana Bur (Biblioteca Universale Rizzoli), che pubblicava i classici.

tascabile
de poche
la bisaccia
la sacoché
spartano
spartiate
devozionale
ici, religieux
da poco
ici, sans prétention
la fruizione
l'utilisation
la stampa
l'imprimerie
di buona fattura
de bonne qualité
il carattere corsivo
la police italique (typographie)
la collana
la collection



Vignetta

Ballo a Vienna



Due secoli fa, nella capitale austriaca, la Storia voltava pagina. O meglio, faceva un passo indietro di un paio di decenni. Nel giugno del 1815, infatti, si chiuse il Congresso di Vienna, che diede il via alla Restaurazione dopo la fine dell'età napoleonica e ridistribuì tra le dinastie europee i regni che Bonaparte aveva incluso nel suo impero.

L'evento fu interpretato in modo diverso a seconda delle simpatie politiche degli osservatori. Nella vignetta qui sopra si vedono i rappresentanti dei governi al Congresso, in un balletto allegorico. Il riferimento è ai tanti balli e ricevimenti ai quali diplomatici parteciparono durante i sette mesi di negoziati: si diffuse anche una battuta, attribuita al segretario del ministro degli Esteri francese Talleyrand: "*Se il Congresso balla, non marcia*", ossia non va avanti con le decisioni. Da sinistra si vedono Talleyrand che, spiega la didascalia, "balla al vento", osservando guardingo (era passato attraverso diversi governi, incluso quello napoleonico). Lord Castlereagh, responsabile della politica estera inglese, "*ballotte*", cioè esita, i sovrani di Austria, Russia e Prussia "*balancent*" (un gioco di parole tra i verbi ballare e tenersi in equilibrio, bilanciarsi), il re di Sassonia "danza terra terra", essendo riuscito a mantenere la corona in testa; infine la Repubblica di Genova "salta per la Sardegna", ossia per il Regno di Sardegna al quale fu annessa in seguito alle decisioni del Congresso di Vienna.

voltare pagina
tourner la page

il paio
la paire, ici quelques

dare il via a
lancer

la vignetta
la caricature

il negoziato
la négociation

la battuta
la réplique

la didascalia
la légende
(d'une illustration)

guardingo
circonspect



Parole dimenticate

Chiavellare

Derivato da "chiavello" o "clavello" (dal latino tardo *clavellus*, diminutivo di *clavus*, chiodo) indicava l'azione di traffiggere con chiodi, inchiodare qualcuno o qualcosa.

traffiggere
transpercer

il chiodo
le clou

inchiodare
clouer

Vocabolario

UNIVERSITÀ

La prima università aprì a Bologna nel 1088. Il latino *universitas*, però, esisteva già. Indicava un'associazione di persone accomunate da una stessa attività o interesse, il cui scopo era tutelare i propri membri. In sostanza, *universitas*, era in origine un sinonimo di corporazione. E infatti le prime università accoglievano chi era accomunato dall'interesse verso il sapere.

accomunato da
qui partage

lo scopo
le but

tutelare
protéger

accogliere
recevoir

LIBRI EN FRANÇAIS

Donatella Calabi
GHETTO DE VENISE, 500 ANSTrad. M.-G. Gervasoni
Liana Levi / 176 p. / 20 €

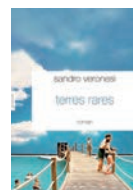
En 1516, la Sérénissime impose aux Juifs de Venise de se regrouper dans le lieu-dit *Geto*, sur une île encerclée par des canaux. Deux portes, ouvertes le matin et refermées le soir à

minuit, donneront désormais accès à ce lieu. Le premier ghetto est né. Son appellation est aujourd'hui associée à tous les lieux de ségrégation dans le monde. 500 ans après, nous nous posons d'innombrables questions concernant cette mesure. Qu'est-ce qui l'a motivée ? Ce livre met en lumière les relations qui, malgré la réglementation, existaient entre la Communauté et le reste de la société civile, et aussi la vie de la plus importante ville cosmopolite du bassin méditerranéen. Donatella Calabi est professeur d'histoire des villes à l'IUAV, l'institut d'architecture de Venise.

Andrea Molesini
PRESAGIOTrad. D. Vittoz
Éditions Calmann-Lévy / 160 p. / 17 €

L'auteur, qui avait remporté le très prestigieux prix Campiello avec *Tous les salauds ne sont pas de Vienne* (Calmann-Lévy, 2013) revient avec une intri-

gue tragique en pleine Belle Époque désenchantée, une fresque viscontienne de frivolité désespérée. À la veille de la Première Guerre mondiale, la clientèle cosmopolite de l'Excelsior, un palace du Lido vénitien, brille de ses derniers feux sous le regard aigu de son directeur, Niccolò Spada. La belle Margarete von Hayek, ressortissante autrichienne et cliente de l'hôtel, attire particulièrement son attention. Or, cette jeune femme aux mœurs très libres séjourne en réalité à Venise pour des raisons plus que sombres.

Sandro Veronesi
TERRES RARESTrad. D. Vittoz
Éditions Grasset / 464 p. / 22 €

En l'espace de 24 heures, un homme commet une faute professionnelle, se fait retirer son permis de conduire et égare son téléphone portable.

De retour à son bureau, à Rome, il trouve sa secrétaire en pleurs, la police a tout emporté et son associé a pris la fuite. Pendant ce temps, alors que son monde s'écroule autour de lui, sa compagne le quitte et sa fille part s'installer chez sa tante. Cet homme, c'est Pietro Paladini, le héros de *Chaos calme* (publié en 2006). Seul, craignant d'être traqué par la police pour des délits dont il ne sait rien, Pietro décide de disparaître à son tour et cherche désespérément à retrouver la vie normale qu'il a perdue ou du moins, qu'il pensait être la sienne.

MUSICA

Daniele Silvestri
ACROBATI

Sony Music

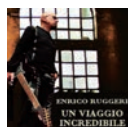


Dopo l'avventura discografica con Niccolò Fabi e Max Gazzè, Daniele Silvestri torna a inci-

dere un disco solista, a cinque anni di distanza dall'ultimo *S.C.O.T.C.H.* "Sono entrato in studio assieme a un gruppo di musicisti e a un iPhone pieno di idee musicali. Mi sono ritrovato sommerso da un entusiasmo e da una voglia di fare musica che non sentivo da tanto". Il nuovo disco è in bilico tra rock, musica d'autore ed elettronica ed è anticipato da *Quali alibi* che ha subito scalato la vetta dei single più ascoltati in radio.

Enrico Ruggeri
UN VIAGGIO INCREDBILE

Sony Music

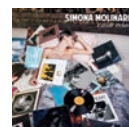


In concomitanza con la sua decima partecipazione al Festival di Sanremo, la più nota kermesse musicale italiana, Enrico

Ruggeri dà alle stampe un doppio album ricco di sorprese: 9 inediti, 1 cover, 4 omaggi alla musica di David Bowie (un pallino fisso di Ruggeri) e anche la reinterpretazione di suoi successi del periodo 1986-1991. Nel disco ci saranno grosse novità rispetto alla sua passata produzione. Paroliere eccellente e con un occhio sempre rivolto al rock d'autore, nell'album infatti, dice Enrico Ruggeri, "descrivo i miei simili con meno rabbia e invettiva dell'ultimo disco".

Simona Molinari
CASA MIA

Warner Music Italy



Al suo quinto disco in studio, e dopo numerose importanti collaborazioni con artisti come Ornella Vanoni e il trom-

bettista Fabrizio Bosso, Simona Molinari si conferma come una delle voci più fresche ed originali del panorama italiano. Con il suo jazz dal gusto un po' retrò, Simona è riuscita a ritagliarsi un posto importante in quella nicchia di ascoltatori più sofisticati che preferiscono i suoni brillanti dello swing. L'album contiene 10 tracce, tutte cover che omaggiano le grandi voci del jazz e che Simona affronta senza tema di confronto, proprio come se fosse... a casa sua.

David Kertzer

LE PAPE ET MUSSOLINI

Trad. A. Forterre de Monicault

Éditions Les Arènes / 570 p. / 24,90 €

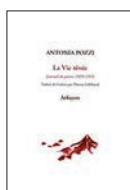


Fruit de sept ans de recherches dans les archives italiennes et vaticanes, ce livre lève le voile sur les relations entre Pie XI et le dictateur italien pendant l'entre-deux guerres. Ils arrivent au pouvoir la même année, en 1922. Tous deux partagent un autoritarisme profond, rejettent la démocratie et détestent le communisme. Vite conscients qu'avec volonté et pragmatisme, ils consolideront leurs pouvoirs respectifs, ils concluent les accords du Latran : l'Italie redevient catholique, l'État du Vatican est né, l'Église peut exercer son pouvoir spirituel sur le monde. Mais Hitler, qui arrive au pouvoir en 1933 en Allemagne, prend l'ascendant sur Mussolini qui devient à son tour antisémite. David Kertzer a reçu le prix Pulitzer pour ce livre en 2015 dans la catégorie Biographie.

Antonia Pozzi

LA VIE RÊVÉE

Trad. T. Gillybœuf

Éditions Arfuyen / 320 p. / 20 €
Bilingue français-italien

Malgré une mort prématurée à l'âge de 26 ans, Antonia Pozzi (1912-1938) a laissé une œuvre considérable

dont la publication posthume a révélé la force et l'originalité. Eugenio Montale admirait la « pureté du son » et la « limpidité des images » de sa poésie. Ce *Diario di poesia* est un journal entièrement fait de poèmes, qui, grâce à la vivacité de son regard et à la limpidité de son style échappent aux dangers de la complaisance comme du prosaïsme. Les textes ont été écrits entre 1929 et 1933.

Gilbert GALY

IZOURT**UNE EFFROYABLE TRAGÉDIE :
AUX MARTYRS ITALIENS
ET FRANÇAIS**

Éditions Ricordate / 253 p. / 18 €



Dans les Pyrénées ariégeoises, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, une terrible catastrophe faisant 31 victimes dont 29 Italiens et 2 Français

est passée inaperçue. Soixante ans après, les remords de la mémoire refont le chemin de croix des Italiens et Français martyrs, sacrifiés pour raison d'État. Confrontés à de terribles conditions hivernales, les immigrés espagnols, portugais, italiens et des Français vont vivre les moments les plus difficiles de leurs existences. Une histoire authentique, restituée dans un roman captivant, bouleversant et riche en anecdotes, de l'Italie aux Pyrénées.

//// CINEMA EN SALLE

Ferdinando Vicentini Orgnani

**LE CRIME DU SOMMELIER
(VINODENTRO)**

Distribution Tucuman Films

Sortie le 2 mars 2016



Giovanni est l'expert en vins le plus réputé d'Italie. Il a quitté son emploi dans la banque pour se consacrer à l'art de la dégustation et de l'identification de cuvées d'exception. Jusqu'au jour où, accusé d'avoir tué sa femme Adele, il se retrouve au commissariat ; c'est là que le voile sera enfin levé sur l'énigme de sa passion démesurée pour le vin. Film à mi-chemin entre le film noir et la comédie, au style élégant et élaboré avec précision, à l'image des rituels qui font partie du monde du vin. Avec Lambert Wilson.

Giuseppe M.Gaudino

PER AMOR VOSTRO

Distribution Bellissima Films

Sortie le 13 avril 2016



Naples. Anna, interprétée par Valeria Golino, semble être une femme privée de dynamisme. Depuis 20 ans, elle refuse de voir ce qui se passe réellement dans sa famille. Sa vie est si grise qu'elle n'en voit plus les couleurs bien que son travail lui apporte de grandes satisfactions. Elle est « souffleur » dans un studio de télévision et est appréciée par ses collègues. Anna a des capacités innées pour aider les autres, mais ne les applique pas à elle-même. Quand enfin, après des années de travail précaire, elle est titularisée, un sentiment de quiétude et de libération l'envahit. Elle décide même de s'affranchir enfin de son mari.

**LA VIACCIA
MAIN BASSE SUR LA VILLE
LE BEL ANTONIO
L'AVVENTURA**

Coffret Cinéma italien 4 films

Éditions Montparnasse / VOSTF

Date de parution 1^{er} mars 2016

La Viaccia (Le Mauvais Chemin), de Mauro Bolognini, sorti en 1961, avec Claudia Cardinale et Jean-Paul Belmondo. Le Mani sulla città (Main basse sur la ville), de Francesco Rosi, sorti en 1963, avec Salvo Randone. Il bel Antonio (Le Bel Antonio), de Marco Bolognini, sorti en 1960, avec Marcello Mastroianni et Claudia Cardinale. L'Avventura, de Michelangelo Antonioni, sorti en 1960, avec Monica Viti et Lea Massari.

//// AGENDA CULTURALE

//////// EN FRANCE //////////

SPECTACLE GRUPPO INCANTO « ITALIENS - QUAND LES ÉMIGRÉS C'ÉTAIT NOUS »



Chants, musiques, textes récités et documents audiovisuels historiques : un spectacle unique pour raconter l'histoire – universelle – de l'émigration italienne.

7 mai 2016 - MONTAUBAN (82)
Théâtre Olympe de Gouges, 20h30

14 mai 2016 - AUCH (32)
Amis Italo-Gascons
Le CIRC, 20h30

21 mai 2016 - SAINT-GAUDENS (31)
Parc des Expositions, 20h30

Vous souhaitez proposer
ce spectacle dans votre ville ?
Contactez-nous au 05 62 17 50 37

/// VOIRON (38) CINÉMA 29^e FESTIVAL DU CINÉMA ITALIEN



Projections et rencontres sont au programme.

Cinéma PASSrL - Les Écrans
<http://amitievoironbassano.wix.com>
Du 9 au 22 mars 2016

/// MARSEILLE OPÉRA L'ORISTEO



Chef-d'œuvre de l'opéra vénitien façonné par le tandem lyrique le plus fructueux du XVII^e siècle : le compositeur Francesco Cavalli et son librettiste Giovanni Faustini. Mise en scène Olivier Lexa.

Théâtre La Criée Marseille
www.theatre-lacriee.com
Les 11 et 13 mars 2016

/// NICE CINÉMA JOURNÉES DU CINÉMA ITALIEN

L'édition 2016 propose une sélection de 14 films. Fictions, documentaires, comédies et rencontres-débats sont au rendez-vous.

Espace Magnan
www.espacemagnan.com
Du 12 au 26 mars 2016

/// PARIS EXPOSITION ROMA POP



Roma Pop propose d'explorer l'expression et l'influence de la culture Pop en Italie, dans toute sa variété et son originalité.

Galerie Tornabuoni Art, 8^e arr.
www.tornabuoniart.fr
Jusqu'au 26 mars 2016

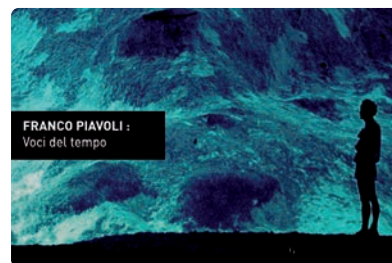
/// PARIS PHOTOGRAPHIE UGO MULAS



Cette exposition d'une soixantaine de tirages en noir et blanc d'époque constitue la première du genre et rend hommage à Ugo Mulas (1928-1973), figure majeure de la photographie italienne du XX^e siècle.

Fondation Henri Cartier-Bresson, 14^e arr.
www.henricartierbresson.org/expositions/ugo-mulas
Jusqu'au 24 avril 2016

/// PARIS DOCUMENTAIRES FRANCO PIAVOLI



Lors de la 38^e édition de Cinéma du Réel, festival international de films documentaires, l'intégralité de l'œuvre de Franco Pivoli sera présentée. Ce cinéaste italien met en valeur la beauté de la Nature, avec sobriété, sans jamais tomber dans l'angélisme ou le maniérisme.

Centre Pompidou
www.cinemadureel.org
Du 18 au 27 mars 2016

/// MARSEILLE**DANSE
ROCCO**

Emio Greco et Pieter C. Scholten, à la direction du Ballet National de Marseille, présentent le spectacle Rocco, inspiré du film homonyme de Luchino Visconti. Les danseurs deviennent des boxeurs et les boxeurs, des danseurs. La scène devient un ring et ils se défient à coups de poing, de jeux de jambes et de tactiques virtuoses.

Théâtre des Bernardines
www.lestheatres.net
 Le 30 mars et le 1^{er} avril 2016

/// BOIS COLOMBES (92)**CONCERT
ITALIE VIRTUOSE**

Avec l'Orchestre de Chambre Nouvelle Europe. Au programme : Vivaldi, Donizetti, Puccini et Verdi.

Salle Jean Renoir
www.bois-colombes.com/culture/cultures3saison.php
 Le 1^{er} avril 2016

/// BOIS COLOMBES (92)**CONCERT
ITALIE BAROQUE**

Avec l'Orchestre de Chambre Nouvelle Europe. Au programme : Pergolèse : Marcello et Vivaldi.

Église N.-D. de Bon-Secours
www.bois-colombes.com/culture/cultures3saison.php
 Le 3 avril 2016

/// PARIS**THÉÂTRE
VERSO MEDEA**

Spectacle-concert d'après Euripide, adapté par Emma Dante, en italien surtitré en français. Un voyage autour du personnage de Médée entourée d'hommes qui sont des victimes de Corinthe.

Théâtre des Bouffes du Nord, 10^e arr.
www.bouffesdunord.com
 Du 10 au 28 mai 2016

////////// EN ITALIE //////////**/// FLORENCE****EXPOSITION
FECE DI SCOLTURA
DI LEGNAME E COLORI**

Per tutta la prima metà del Quattrocento la scultura dipinta - lignea, in marmo o in terracotta - fu l'espressione del primato artistico della scultura. Questa mostra si propone d'indagare, attraverso un nucleo di circa cinquanta opere, la vicenda della scultura lignea policroma del XV secolo a Firenze.

Galleria degli Uffizi
www.polomuseale.firenze.it
 Dal 21 marzo al 28 giugno 2016

/// FORLÌ**EXPOSITION
PIERO DELLA FRANCESCA
INDAGINE SU UN MITO**

Alcuni dipinti di Piero della Francesca, scelti per tracciare i termini della sua riscoperta, costituiscono il cuore dell'esposizione. Accanto ad essi figurano in mostra opere dei più grandi artisti del Rinascimento che consentono di definirne la formazione e poi il ruolo sulla pittura successiva.

Musei San Domenico
www.mostrapierodellafrancesca.com
 Fino al 26 giugno 2016

/// ROME**EXPOSITION
I MACCHIAIOLI**

Mostra sul movimento pittorico dei Macchiaioli, attivo tra l'Ottocento e il Novecento.

Chiostro del Bramante
<http://chiostrodelbramante.it>
 Dal 11 marzo al 3 luglio 2016

NOUVEAUTÉ



287 chants accompagnés de partitions

528 pages - Reliure spirale
Couverture enveloppante à 6 volets
Prix public 25 € + 5 € de frais de port

ET TOUJOURS



Les lieux de... GIUSEPPE VERDI

Andrea Sceresini
Monica Zornetta
216 p.
20 € + 3 € de frais de port



Les lieux de... LA RÉSISTANCE ITALIENNE

Andrea Sceresini
Monica Zornetta
292 p.
20 € + 3 € de frais de port



L'Italie au miroir de son cinéma Volume 1 - Du néoréalisme à l'Italie des conflits

Sous la direction de Jean A. Gili
388 p.
35 € + 3 € de frais de port



CD « ITALIENS quand les émigrés c'était nous »

Gruppo InCanto
CD + livret 96 p.
25 € + 2 € de frais de port



ITALIENS, 150 ans d'émigration en France et ailleurs

sous la direction de Laure Teulière
496 p. - 35 € + 5 € de frais de port



Passions al dente Un récit et des recettes italiennes

de Claude Nori
208 p. - 25 € + 3 € de frais de port



Mort aux Italiens !

de Enzo Barnabà
224 p.
20 € + 3 € de frais de port



L'italien, la vie d'une langue

de Fabio Montermini
336 p. - 20 € + 3 € de frais de port

www.radici-press.net - Tél. 05 62 17 50 37

BULLETIN DE COMMANDE À RETOURNER AVEC VOTRE RÈGLEMENT (À L'ORDRE DE ÉDITALIE) À RADICI - 10 RUE ESPINASSE - 31000 TOULOUSE

Je m'abonne à RADICI

☐ France / 1 an / 6 n° / 40 € ☐ France / 2 ans / 12 n° / 70 €

Je commande (frais de port inclus)

- ☐ L'avant-dernier numéro de RADICI (n° 82) 8 €
- ☐ Le dernier numéro de RADICI (n° 83) 8 €
- ☐ CANZONIERE d'une Italie qui chante et se raconte 30 €
- ☐ Les lieux de Giuseppe Verdi 23 €
- ☐ Les lieux de la Résistance italienne 23 €
- ☐ L'Italie au miroir de son cinéma 38 €
- ☐ Le CD « ITALIENS quand les émigrés c'était nous » 27 €
- ☐ ITALIENS 150 ans d'émigration 40 €
- ☐ Passions al dente - C. Nori 28 €
- ☐ Mort aux Italiens ! - E. Barnabà 23 €
- ☐ L'italien, la vie d'une langue - F. Montermini 23 €

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

TÉL.

E-MAIL

Montant total de la commande :

Date et signature obligatoires :

RADICI

REVUE D'ACTUALITÉ,
CULTURE ET LANGUE ITALIENNES

RADICI est un bimestriel
édité par ÉDITALIE sarl
10, rue Espinasse
31000 Toulouse - France

Tél. 05 62 17 50 37

Fax 05 61 53 10 14

www.radici-press.net



PHOTOS DE COUVERTURE

Rome (© S. Borisov - Shutterstock)
Autogrill (© Autogrill S.p.A)
Sanremo (© Fedele Toscani)
Dario Fo (D.R.)



Suivez-nous sur Facebook

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION ET DE LA RÉDACTION

Rocco FEMIA
rocco.femia@radici-press.net

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION & COORDINATION ÉDITORIALE

Donata VILLANI
secretariat@radici-press.net
Tél. 05 62 17 50 37

TRADUCTION ET RÉVISION

Delphine BURATTO
Donata VILLANI
redaction@radici-press.net

CONCEPTION GRAPHIQUE & MAQUETTE

Sophie SALLIER
pao@radici-press.net

RESPONSABLE SITE INTERNET

Giovanni CANZANELLA
canzanella@radici-press.net

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Dominique FERNANDEZ (Itinerari)
Giovanni CANZANELLA (Brevi)
Flavio APRIGLIANESE (Attualità)
Diego PRETINI (Società)
Rocco FEMIA (Intervista)
Biagio PICARDI (Motori - Mestieri)
Gigi DI FIORE e Piero PASINI (Patrimonio)
Roberto FESTORAZZI (Storia)
Giuliana ROTONDI (Eccellenze Italiane - Musica)
Federica CECCHERINI (Misteri)

ILLUSTRATION
Umberto GRATI

AVEC LA COLLABORATION
DU MAGAZINE ITALIEN
FOCUS Storia

RUBRIQUE ÉMIGRATION DIRIGÉE PAR
Laure TEULIÈRES

IMPRESSION

Grapho 12
12202 VILLEFRANCHE DE ROUERGUE

N° CPPAP

0117 K 82171
Dépôt légal à parution

ISSN : 1635-1231